

73
1979

**...et tu entends sa voix,
mais tu ne sais ni d'où
il vient ni où il va; ainsi
en est-il de quiconque
est né de l'esprit. —**

**Dites, dites, si c'était vrai
S'il était né vraiment à Bethléem dans une étable
Dites, si c'était vrai
Si les Rois Mages étaient vraiment venus de loin, de fort loin
Pour lui porter l'or, la myrrhe, l'encens.**

**Dites, si c'était vrai,
Si c'était vrai, tout ce qu'ils ont écrit
Luc, Matthieu et les deux autres**

**Dites, si c'était vrai,
Si c'était vrai, le coup des Noces de Cana
Et le coup de Lazare**

**Dites, si c'était vrai
Si c'était vrai ce qu'ils racontent, les petits enfants
Le soir, avant d'aller dormir
Vous savez bien
Quand ils disent « Notre Père »
Quand ils disent « Notre Mère »**

**Si c'était vrai tout cela
Je dirais oui
Oh sûrement, je dirais oui
Parce que
Parce que c'est tellement beau tout cela
Quand on croit que c'est vrai.**

Jacques Brel... à ses débuts.

Noël aux quatre vents...

... Noëls autrement

Pierre Raphaël est déjà connu des lecteurs de la L.A.C. (voir n° 71). Il nous fait partager cette fois-ci un « Noël à Harlem ». Bernard Hanrot, qui a écrit « Les sans voix dans le pays de la liberté » (Les Editions Ouvrières), nous dit le Noëi qu'il a vécu avec des travailleurs immigrés, dans un cantonnement d'Usinor. Pour Jacques Purpan, ce sera le 7^e Noël passé au travail dans l'un des hôtels d'une station de sports d'hiver. « La petite fille Espérance ne voulait pas mourir », dans ce camp de concentration où se trouvait Pierre Moreau en ce Noël 1944. Et voici que « la terre s'entrouvre pour être fécondée » : un Noël dans la banlieue parisienne, par Noël Choux. Que sera ce Noël 1978 aux quatre coins du monde ?

Noël à Harlem

Pierre Raphaël

Hier soir la température marquait 76 degrés Fahrenheit. Et ce matin 36. En une nuit 40 degrés de différence. On ne connaît pas ici ce qu'on appelle un climat tempéré. Souvent des changements, des contrastes de ce genre, quelquefois éprouvants, quelquefois heureux. On est toujours surpris. C'est vrai, on ne s'y fait pas.

« C'est dur ici », me disait Riton. La cinquantaine bien sonnée, ancré à New-York depuis deux ans. Marin, il a bourlingué partout. « On devient tout d'un coup vieux ».

Le « Fourth of July » (Independence day), fête nationale et sacrée à tout cœur américain. Avec le concert des attractions, lié à tout l'extraordinaire, il y a, tout brut, le Bruit. Les « Fire-crackers », pétards à la portée de tous, sont rois. Pour la fête, multipliez et bombardez-vous de décibels. Prenez-en votre saoul. Vous exprimez la vie. Car la vie est bruit, bruit, bruit... On s'en rappellera toute l'année. La rumeur de la ville bannit le silence. On en a peur. Il est tout simplement hérétique, n'a pas de poids, n'apporte rien. Il est la mort.

Il m'est arrivé quelquefois, dans le métro ou dans la rue, d'être imprégné des visages comme d'un buvard. Au milieu d'une foule fragile, triste, fatiguée, tel certain dimanche à Greenwich Village, on est immergé et submergé. Des secrets de cendres, comme s'il n'y avait plus rien à deviner, une pesanteur de vide. Ce gosse de notre quartier revenant du miracle d'une journée joyeuse et lâchant tout haut : « que les gens ont l'air moche ici ». L'environnement le reprenait. Et c'était comme s'il perdait la tête.

New-York, bric-à-brac de bruit et de foules, où s'entasse aussi la peine. Je ne pense pas au dollar, d'ailleurs malade en ce moment, je ne pense pas aux beaux quartiers, à tout ce qui triomphe, fût-ce en trichant. Un slogan affirme qu'on peut mourir de tout à New-York, sauf d'ennui. Et le maire Koch disait, cette année à Paris, que sa ville était « the most exciting city » dans le monde.

Tous les jours de travail, je traverse le long Harlem en bus. Il m'arrive, en plongeant malgré moi dans ce marécage moderne, de me rappeler ce qu'en écrivait Thomas Merton : « Harlem lui-même, et chaque soir vivant là, est une condamnation vivante de notre soi-disant culture. Harlem est là comme une accusation de Dieu contre New-York City... et son commentaire sur l'ensemble de notre société ».

C'est fou ce que Noël me donne simplement envie de m'asseoir. Et de prendre le droit d'écouter autre chose, ou de scruter au delà de ce que je vois. Pour cela, aucune publicité, si fine soit-elle, ne pourra m'aider. Déjà les vitrines se remplissent d'étoiles. Tout un monde, vend ou achète du Christmas comme on vend ou achète du coca-cola. La flatterie, approche sucrée et qui ne reflète rien, n'est pas un chemin.

C'est fou de ce que j'ai besoin de la volonté amoureuse de Dieu d'être abordable, pas compliqué, facile à atteindre. Que viennent-ils chercher ces voisins et ces pauvres dans cette pièce

qui nous sert de chapelle ? Des gens de tous acabits, alcooliques, sortant de prison, homosexuels, un travesti même. Ils viennent pour ce qui n'est plus conventionnel et n'a pas de prix. Recherche parfois obscure, enfouie de brumes, mais qui se fait d'instinct. Comme un troupeau assoiffé appelant l'eau. Comme une liberté d'appartenir enfin à un groupe où l'on peut littéralement « se présenter ses respects » devant celui qui est tout respect.

Un ami, ayant vécu longtemps en Israël, me disait, parlant des Juifs : « C'est un peuple qui aime attendre. Ah, qu'ils aiment attendre ! ».

Je pense à l'immense Bible de l'Ancien Testament et aussi du Nouveau où tout n'est si souvent qu'attente, préparation, patience profonde. Un ferment en parcourt l'histoire en évolution. Le Dieu authentique se laisse provoquer dans la continuité d'un dessein. Ce ne sont qu'appels à nous lier à Lui, car sa Parole continue, réussit, « ne retourne jamais vide », expliquant à temps et à contre-temps le mystérieux lien entre ce qui se passe ici et l'au-delà.

L'histoire sainte en marche, c'est encore en cette fin de l'année 78, la possibilité de nommer la vie et Dieu et de le reconnaître. Si la charité s'est refroidie, cela ne veut pas dire qu'elle n'existe plus, si la foi se désole, elle ne peut empêcher que Dieu soit, que l'Eglise soit, que Noël soit.

C'est au cœur de la nuit, à l'heure sombre où parfois les solitudes sont les plus sensibles, que nous vient l'invitation à nous mobiliser ou à nous rajeunir. Toutes nos colères, nos luttes, nos choix peuvent ici se réajuster, se relativiser, s'échouer ou rejallir. Il ne s'agit pas de spéculation, de jeux de l'esprit, de responsabilité en vacance, mais d'un enfant. D'un enfant dans notre monde, qui vient changer la vie. Le fait qu'il arrive si caché, comme perdu de discrétion, m'oblige à taire tout ce qui n'est pas essentiel. Le fait qu'il soit l'un de nous, au niveau du dernier de nous, laisse un immense espace à l'accueil. Le fait qu'il vienne au moment le moins logique et le moins prévu, m'explique la profondeur de la surprise qui m'attend. Je n'ai pas le droit d'être revenu de tout.

« Pour connaître la beauté, on doit vivre avec elle », dit un proverbe irlandais ». Lorsqu'on a beaucoup de déchets, ou plus exactement de cendres, il faut remuer, remuer, car au fond, il

doit bien y avoir une petite étincelle qui se loge quelque part »
(Rabbi de Kotsh).

Noël, beauté de Dieu, choisissant d'être chair et d'être
monde, étincelle de nos cendres, apporte-nous le Feu.

Noël avec des travailleurs immigrés

Bernard Hanrot

Noël pour les chrétiens ? une fête...

Noël pour les musulmans ? rien...

Pourquoi vos fêtes on ne travaille pas, et nos fêtes on travaille.

La fête c'est quoi pour vous ?

Je demeurais avec nos frères au cantonnement, quatre dans cha-
que « chambre », un peu plus de 280 au total — c'était le 24
décembre 19...au soir. On ne travaille pas le lendemain, alors on
profite de la soirée pour chanter un peu, et aussi pour palabrer —
il n'y a pas d'arbre ; nous sommes assis sur les lits et partageons
le thé. L'un entonne une mélodie grave, tout le monde reprend
et bat des mains ou cogne un tuyau des plumards avec une
cuillère — orchestre ? rythme quand même et évocation du groupe
qu'on vit pleinement sous d'autres cieux.

— Pourquoi on travaille pas demain ?

— C'est une fête pour les chrétiens.

— Si on travaillait on serait payé à 100 %.

— Oui, mais on travaille pas.

— C'est pas juste.

Et les chansons continuent, longues mélodies et plaintes ryth-
mées par deux cuillères et deux mains avides d'un autre soleil !

C'est la nuit du 24 au 25 décembre. On fête la naissance du
prophète des chrétiens. Pour nous, ce n'est pas une fête, mais on
est pas chez nous ; on prend la fête des autres. Pour l'Aid on
travaille comme les autres jours. Demain, on travaille pas.

Au milieu de ce brouhaha fraternel, mais sans motif, je
m'éclipse pour aller rendre service à un curé voisin.

Le lendemain, les camarades me racontent :

« sachant que tu allais prier, à minuit, tout le bruit s'est arrêté, chacun est retourné dans sa chambre ».

Et moi j'étais parti seul, célébrer ailleurs la vie de celui qui sauve. Non, sa naissance dans une crèche folklorique et illusoire, qui fait rêver une société nantie dont je suis.

C'est Noël tous les jours

Comme c'est Pâques tous les jours

Ces frères qui posent les voies de chemin de fer et écument les métaux en fusion devant la gueule des hauts fournaux me l'auraient appris si ma foi ne m'avait convaincu depuis longtemps : Dieu est vivant.

Noël en station de sports d'hiver

Jacques Purpan

... L'on voit et l'on voit tant de choses.

J'ai vu les voleurs fêtés

par des gentilshommes impeccables

et cela se passait en anglais.

Et j'ai vu des gens honnêtes, affamés,

cherchant du pain dans le fumier.

Pablo Neruda

Noël approche et l'actualité englobera pêle-mêle des informations ayant plus le goût du froid, du mort, que de la vie. Les gros titres de journaux parleront de l'effondrement ou de la remontée spectaculaire du dollar ou du yen, de la révolte du peuple iranien, des régimes latino-américains, de l'Orient...

Noël intéressera un homme sur quatre. Peut-être... Bof !

Travaillant sur une importante station de sports d'hiver en Savoie (25.000 lits, 70 hôtels, 1 200 employés saisonniers), je vis Noël, et les autres fêtes, au rythme des collègues de l'hôtellerie et du tourisme, rythme qui nous met à côté de la vie quotidienne et normale des gens en vacances.

Hormis deux ou trois maisons de tourisme social, il faut, pour séjourner sur un tel type de station, des possibilités de consommation importantes.

Maitre d'hôtel dans un 4 étoiles luxe, j'ordonnance, avec toute une équipe de travail, la fête... des riches, ceux qui sont concernés par les événements mondiaux... parce qu'ils sont les tenants du pouvoir.

Depuis le mois d'août, les hôtels affichent des « sur-booking » dépassant largement le « complet » pour les vacances de Noël. Grâce au supersonique Concorde, Vénézuéliens, Argentins, Brésiliens traversent l'Atlantique et rejoignent les Iraniens et les P.D.G. sans frontières.

Nous ne dirons jamais assez dans nos organisations syndicales, politiques, religieuses, qu'il y a sur terre des gens dont la richesse matérielle est fabuleuse ; ils sont des insultes quotidiennes à ceux qui essayent de survivre. Collecteurs de vieux journaux, venez voir ce qui se passe...

Pour nous, employés du tourisme, déracinés géographiques, en majorité non-intégrés au pays d'accueil, le sens premier de Noël est lié au passé. La page est tournée ; logés sur le lieu de travail dans les entreprises mêmes, la famille et l'habitat ne sont pas là pour aider à « marquer le coup ». Chaque année, Noël est très concrètement un surcroît de travail ; objectivement, nous ferons fonctionner un outil de consommation ou, comme disent certains économistes, « un piège à devises ». Sur la station, tout est fait pour y parvenir : il y a même de la neige ! Ça clignote et ça rutille.

Joyeux Noël ? Dans les hôtels, il faut cavalier — d'ailleurs une équipe de travail s'appelle une brigade —, s'affairer pour la mise en place des salles à manger, du repas gastronomique, du remplissage des frigos. Pas question de souffler, c'est la fête... des autres. Il n'en saurait naître pour nous, un sentiment de frus-

tration, puisque ce métier, nous l'avons tous choisi en sachant que nous sommes là pour favoriser les moments festifs. Notre métier n'est pas plus ingrat que de travailler sur un chantier, soigner les mal-portants, naviguer ou produire dans un atelier. Solidaires des travailleurs, le smoking est parfois aussi lourd à porter qu'un bleu.

Le jour de Noël, en station de sports d'hiver, n'aidera pas à croire en un Christ, né pauvre. Fêtée par des gens symbolisant le pouvoir et la puissance, la naissance du Pauvre est devenue un fabuleux jour de consommation. On a même volé cette fête aux travailleurs.

Par l'Eglise, je sais qu'au delà de ces cocons-à-nantis, d'autres sur toute la terre vivent Noël comme signe d'Espérance alors qu'ils crèvent de leur pauvreté. Sur place même, il suffit de pousser les portes battantes des offices pour saisir l'organisation de notre monde libéral : d'un côté, le luxe international où il est de bon ton de paraître encore plus scintillant le soir de Noël ; de l'autre côté, des jeunes travaillent durement tandis que des plongeurs immigrés sortent leur outil de travail : la poubelle pleine à craquer. Nous sommes rétribués pour organiser la fête et cela rend encore plus lourd le fait d'être privé de la nôtre. « On les pille et personne ne les délivre ; on les dépouille et personne ne dit : « Rends » (Isaïe).

Bien sûr, le « Joyeux Noël » adressé, lorsqu'on s'entrecroise dans les offices, est très ironique. Il est même grinçant pour les plus clairvoyants de la profession... tandis que le « Happy Christmas », ou quelque chose d'approchant dans une autre langue, adressé au client, fait partie de l'art subtil du pourboire.

Entre travailleurs, ce soir-là, ce n'est vraiment pas la fête. Comme le Pauvre, nous sommes mis en dehors... mais je le ressens comme une chance... Une des raisons de continuer dans cette profession n'est-elle pas d'essayer de la saisir avec tous ceux et toutes celles dont on s'est fait compagnon ?

Alors que tout nous pousse — par un phénomène de séduction et de compensation — au mimétisme vis-à-vis du client, du touriste, du consommateur, la fête que s'organiseront les employés de la station, pour leur propre joie, ne copiera pas du tout celle qu'ils ont ratée. Nous serons en décalage puisqu'elle se fera

au début du mois de janvier. Le gros coup de feu se terminera vers le 4 et la disponibilité sera plus grande. Les visages blancs de la station (par contraste avec les visages bronzés) vont se retrouver dans les bars habituels et des sorties nocturnes s'organiseront dans la plupart des établissements. Un collectif d'employés reprendra vie au niveau de la station. Les plus conscients se feront responsables de ce collectif et, pour lui permettre d'exister, ils feront don de ce que nous n'avons guère : le temps libre pour se réunir, agir, informer, faire le tour des hôtels et commerce, téléphoner...

Un peuple commencera à s'organiser même si ce n'est qu'éphémère ; le temps d'une saison, nous le verrons se mettre en route sans savoir combien de temps durera l'Exode.

En étant un des leurs, notre prière permettra de comprendre pourquoi le Fils de Dieu préférerait le mis-à-côté de la fête, l'exclu, le marginal, le déviant, « les dépourvus de piété et de conduite ». (H. Küng).

Au Paradis des gens de bouche, j'espère que Brillat-Savarin me pardonnera l'utilisation d'un de ses mots créé pour sa « Physiologie du Goût » : il y a de la « luisance » en nous lorsque nous exprimons l'éclat donné au cœur par la foi. Le partage de la pâtisserie et du vin servi par le sommelier à la fin du service du Réveillon aura un je ne sais quel goût de convivialité...

La petite fille Espérance ne voulait pas mourir

Pierre Moreau

Noël 1944... au camp de concentration, c'est bien loin... mais hélas ! encore très actuel dans bon nombre de pays.

Même là, surtout là sans doute, Noël trouvait un vrai sens. La petite fille Espérance, chère à Charles Péguy, ne voulait pas

mourir, et c'est elle qui soutenait la vie au milieu du champ de mort et de désespoir.

On l'avait bien constaté en ce mois de décembre 44 : alors que les mois précédents, en raison du débarquement en Normandie et de l'avance des armées alliées, l'espoir était apparu d'une libération prochaine ; en ce début de décembre, il était devenu certain qu'un nouvel hiver restait à vivre au camp, dans le froid glacial des appels qui n'en finissaient pas, avec la faim qui vous tenaillait et ces journées interminables de travail et de peur, dont il semblait que chacune durait une année. Ce fut alors l'éroulement général de ceux qui ne tenaient plus qu'à un fil et qui avaient résisté, jusque-là, dans l'espérance. En quinze jours, la désespérance fit plus de morts que la faim et l'angoisse.

Et cependant Noël est venu ranimer l'Espérance chez les survivants. Ce jour-là, même là, Noël fût un jour de Paix relative : pas de travail, pas d'appel, permission de circuler dans le camp et d'aller voir les amis dans les autres blocks, et même une nourriture améliorée et presque convenable ; un colis offert par la Croix-Rouge, le seul que nous ayons jamais eu. Les S.S. eux-mêmes avaient fait dresser dans le camp le traditionnel arbre de Noël, un peu surprenant dans ce décor. Il semblait qu'une brise de fraîcheur et de grâce, très relative certes, eut soufflé sur le camp... même là ! Alors la petite Espérance, un peu défraîchie, se mettait à renaître. Mais quelle Espérance, sinon d'abord celle de la libération, tant il est vrai que l'Espérance ne se dissocie pas de l'espoir et que la libération, sous tous ses aspects, est inscrite au cœur des hommes, surtout quand ils vivent l'enfer.

De l'enfer, il y avait tous les aspects, sauf un : celui-ci devrait finir ; de toute façon, on en sortirait. Peut-être par la fumée du crématoire, mais ça finirait.

Et c'est ici que les croyants, ceux qui comprenaient profondément le sens de Noël, trouvaient une source d'Espérance très au delà de la libération temporelle. Mais combien étaient-ils, dans ce ramassis d'hommes de toutes nations et de toutes idéologies, à faire cette réflexion en profondeur ? Dieu seul le savait, Lui qui scrute les cœurs et sait que les chemins vers la Lumière passent souvent par la souffrance.

Un jeune officier de l'armée Russe, ancien gouverneur de province, élevé dans le pur athéisme, dévorait tous les textes évangéliques qui lui passaient par les mains ; il essayait d'en

comprendre le sens. Hélas ! la différence des langues rend la communication difficile ; restaient les gestes et les mimiques. C'était court. Mais Dieu, pour passer, n'a pas besoin d'autoroute !

Avec quelques amis sûrs, nous avons fêté Noël. Notre église : un abri souterrain contre les bombardements, dont la pauvreté évoquait la grotte de Béthléem, et la crainte, non pas des armées d'Hérode, mais des S.S. qui interdisaient tout geste religieux dans le camp : il fallait tuer les âmes avant de tuer les corps, et tout ce qui pouvait aider à ressusciter l'Espérance devait être banni sous peine des pires châtements. Les S.S. ce jour-là fêtaient Noël à leur manière ; on ne les voyait pas. Mais il y avait les dénonciateurs : on avait connu tel pauvre affamé qui, en France, avait nom et situation, capable de dénoncer ses camarades pour avoir... un peu de rabiote de soupe ! Que ceux qui n'ont jamais connu la faim d'un organisme sous-alimenté depuis des mois et des années évitent de juger !

Il nous fallait donc prendre garde. D'où ce petit groupe restreint, d'amis sûrs, se réunissant dans l'ombre d'un abri souterrain. Un bout de bougie, trouvé Dieu sait où, apportait la lumière au milieu des ténèbres. Nous avons lu et médité quelques textes du Nouveau Testament sortis Dieu sait de quelles cachettes ! De Messe, il n'en était pas question malgré l'espoir, caressé les jours précédents, d'obtenir pain et vin de la bienveillance d'un contremaître civil. Mais sans doute cette célébration secrète, même là, surtout là, prenait tout son sens d'offrande et d'intercession au nom de tous.

Chacun avait apporté ce qui lui restait du colis offert par la Croix-Rouge... restes soustraits par chacun sur sa propre faim et cachés à la voracité des voisins... qui s'étaient montrés capables de cacher un mort pendant trois jours pour bénéficier de sa ration de soupe. Ces pauvres restes furent partagés dans la paix et la joie, dans l'Espérance.

Noël 44 : un brin d'oasis dans le désert, un filet d'eau vive. Il a aidé à tenir jusqu'au bout... Pour les uns, ce fût la Libération de mai 45... pour beaucoup d'autres, la vie éternelle, car le mois de mars devait s'avérer terrible pour un grand nombre...

“ La terre s'entre-ouvre pour être fécondée ”

Noël Choux

Un mauvais soir de décembre. L'un de ces soirs où il ne fait pas assez froid pour neiger et pas assez humide pour pleuvoir. Un soir qui sent la banlieue proche de la ville sans la connaître, comme il est proche de Noël sans en avoir la fête.

Et pourtant ils ont décidé de faire la fête, chacun à sa manière. Les deux groupes ne sont pas les mêmes, semble-t-il...

Ils sont une soixantaine dans l'Eglise Saint-Jean des Grésillons. La nouvelle a circulé : un tract, une affiche, un copain, une copine. Ce n'est pas la soirée à cinq cents, mais ceux et celles qui ont invité et préparé ont des choses à dire ; ceux et celles qui sont venus les connaissent bien et tous voudraient faire de cette soirée une fête, une fête de Noël, un « Noël pour rien », alors que Noël se vend partout, à tous les étalages, du petit magasin à l'hypermarché.

On a chanté avec Gaëtan ; Jean a donné le départ du montage audio-visuel ; Jean-Pierre surveille ses appareils de projection. Les images se succèdent sur les trois écrans et chacun entre dans ce long voyage au gré de son imagination, porté par les ondes de la stéréo.

Et voilà le brouhaha ! La porte claque, une fois, deux fois, dix fois, vingt fois... Des gens entrent en faisant du bruit ; ils parlent, ils fument, ils passent devant les écrans. C'est la fin du voyage, l'arrêt brutal, la chute. Les images continuent de se succéder, mais, pas plus que la musique, elles ne portent plus personne. « Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? On les met dehors ? Ils sont nombreux ? Ils ont bu ? Il paraît qu'ils emmerdent les filles ! Si ça cogne, vaut mieux protéger les appareils ».

Ces trente qui viennent de faire intrusion, qui sont-ils ? Des jeunes aussi, avec les mêmes cheveux longs, les mêmes jeans. Certains ont l'allure Elvis Presley, ils ont son macaron sur le revers du blouson et la même « banane » qui tombe sur le front. Il y a un peu plus de nord-Africains. Ils ont peut-être fait un peu moins d'études, mais la proportion de chômeurs doit être la même.

C'est une bande de « loulous », comme on dit. Ils ont essayé eux aussi de faire la fête. Ils sont allés dans deux bals, mais on les a chassés. Alors ils traînent, cherchant quoi faire. Et l'un d'eux se rappelle une affiche « NOEL POUR RIEN ». « On va voir ce que c'est. Si on se fait lourder, on verra bien... On va déconner un peu, ça passera toujours le temps... ».

Et voilà presque soixante contre trente ! Soixante qui ne peuvent plus faire ce qu'ils avaient prévu entre eux ; trente qui se demandent ce qui se passe ici. Mais ils ne sont pas inconnus les uns pour les autres. Petit à petit, on se repère, on s'identifie. « C'est la bande à Machin. Tiens ! Il y a des filles avec qui je suis sorti. Mais c'est une église ici ! » On échange quelques phrases...

Le montage ne s'est pas arrêté. Les images se suivent, la musique enveloppe tout cela. Et puis c'est une femme qui apparaît sur l'écran. Quelques sifflets, mais elle est belle et la sonde apporte des paroles étranges : « Marie-Madeleine, où vas-tu ce matin, tenant à la main un pot de chrysanthèmes ? ». C'est le silence, dans lequel les paroles continuent d'arriver sur ce visage et cette silhouette de femme. Il est question d'amour. Marie-Madeleine a gagné. Son amour est vivant et quatre-vingt-dix jeunes ont vibré.

Le montage s'arrête. Gaëtan chante dans la pénombre à la lueur de quelques bougies. Les lumières s'allument petit à petit au cours de la chanson. On se découvre côte à côte, assis par terre. Plus question de faire son truc à soixante. Le groupe s'ouvre, on est quatre-vingt dix maintenant ; et ce sont les questions : Qu'est-ce que vous faites ? Vous y croyez à ces histoires ? Faut s'expliquer, et sans baratin. On ne peut plus sortir les chants prévus. Il faut passer au registre Johnny, ressortir les vieux rocks.

La terre s'entrouve pour être fécondée.

Ils ont entrouvert leur groupe ce soir là ; ils ont fait de la place. Ils n'ont pas accueilli par politesse ni par charité. Ils ont remis en question, se sont laissés interroger. Ils ont cherché ensemble à se connaître, à se dire, les questions et les réponses faisant mouche. L'autre avait sa place, de l'intérêt ; il apportait et il recevait...

Ces gars et ces filles m'ont ramené à ce passage d'Isaïe qui rythmait notre prière d'équipe pendant l'Avent. Cette image de la terre qui s'entrouvre nous avait marqués, et voilà que je la voyais vécue ce soir-là.

Noël, c'est beaucoup de choses... et c'est bien cela aussi pour moi. Une humanité qui aspire à se réaliser, qui cherche et qui se bat. Nous avons tout pour mener à terme cette gestation, mais il nous faut vivre, sentir ce geste d'amour de Dieu : Jésus le Christ vient féconder notre humanité.

Dieu ne se serait pas fait homme si l'homme n'avait été capable d'accueillir Dieu. Il fallait que l'homme soit quelqu'un de bien pour que Dieu puisse le devenir. L'Homme a tout en lui pour se réaliser et c'est Dieu en Jésus-Christ qui nous le signifie. Quelle espérance !... Une espérance qui s'appuie en même temps sur une foi en l'Homme et une foi en Dieu. C'est Noël et c'est Pâques. Et, comme pour Noël ou pour Pâques, nous serons toujours surpris. Cela n'arrive pas d'où l'on pensait : un enfant dans une mangeoire, un condamné sur une croix.

Croire ?... Quand la violence est la norme des rapports humains, quand l'écart se creuse entre les pauvres et les riches, entre l'hémisphère nord et l'hémisphère sud... Il est dur de croire en l'homme et au moins aussi dur de croire en Dieu, en un Dieu qui aime, un Dieu pour nous, un Dieu avec nous.

Notre déjà vieille Mission de France (1942-1978), comme toute institution ne connaît-elle pas l'épreuve du temps ?... L'expérience de Sara, pleine d'humour ?... cet humour dont Dieu est tellement capable ! Nous nous posons de multiples questions : serons-nous assez nombreux pour tenir nos implantations ? Le faut-il ?... Si Dieu est avec nous, n'avons-nous pas la certitude que l'œuvre sera reprise et poursuivie par d'autres, quelles que soient les formes, sûrement nouvelles ?...

Noël, dans ce que j'ai pu vivre avec des anciens de la Mission, dans ce qui m'habite au plus profond, dans ce qui fait écho chez des centaines de gars et de filles d' « Information-Dialogue » avec qui nous cherchons quotidiennement... Noël, c'est toujours la terre qui s'entrouvre pour être fécondée.

Noël... la force de se battre pour la justice et la liberté, la possibilité offerte à tout homme de se réaliser, le courage de ne pas s'enfermer dans un système... Ne cherchons pas à fixer les rendez-vous ; le Seigneur vient !

Si la route te manque, fais-la.

Dix ans de sacerdoce

René Dejardin

J'ai cru bon de mettre par écrit ce que j'éprouve au soir de cette journée, après dix ans de vie comme prêtre, ouvrier à Calonne.

Je le fais dans l'idée que ces paroles dites par l'un d'entre nous, puissent éveiller dans le cœur de chacun(e) la petite vérité que nous sommes seuls à pouvoir découvrir.

Ce n'est ni le point final de ces dix ans, ni la prétentieuse glorification idéalisée d'un passé qui appartient à tous. C'est un signe. Pas plus. Un signe que je t'adresse...

« Sois toujours l'homme de la liberté et de la libération des hommes » (A. Danet).

« Quand je regarde ma vie passée, je découvre l'immense bonté du Seigneur. Il a cheminé avec moi, tel que je suis bâti. Pourquoi cela s'arrêterait-il ? » (Noël Clément).

« Je ferai de celui qui vaincra

Un pilier dans le temple de mon Dieu

Et il n'en sortira jamais plus » (Apocalypse III, 12).

L'heure des bilans déjà : dix ans vécus ici depuis le début de l'aventure. Il y a dix ans, c'était l'appel de l'église : « Le Seigneur m'a envoyé apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres » (texte de mon ordination). C'était l'appel plus particulier de l'église d'Arras demandant à un jeune homme prêtre de s'engager à Calonne. C'était à la veille de mai 1968 ! On me demandait d'être le dernier arrivé dans une équipe « pilote ». J'avais de la chance de rencontrer une vraie équipe de camarades prêtres : Noël, Maurice, Désiré, Francis, Henri, Philippe, Jean-Marie. Equipe polarisée sur l'annonce de l'Évangile en milieu ouvrier.

Dix ans après, nous sommes encore trois sur le terrain. L'équipe sacerdotale « à l'état pur » a été remplacée par une communauté d'hommes, de femmes, d'enfants. Tant d'événements passés à travers nos vies. Tant d'amis venus et repartis sur d'autres routes !

*« Que sont mes amis devenus, que j'avais de si près tenus et tant aimés,
Ils ont été trop clairsemés
Le vent, je crois, les a ôtés. »* (Pauvre Rutebeuf).

Pourquoi sommes-nous restés, pourquoi avoir voulu maintenir le cap d'une équipe déboussolée, pourquoi cet entêtement à vouloir poursuivre une route si difficile et si obscure parfois, pourquoi même la fidélité têtue à Calonne, plutôt que de rejoindre des horizons moins troublés, pourquoi être encore là... ???

La réponse totale à ces questions m'échappe en grande partie. Je vois cependant quelques points forts, ceux que l'on découvre à une certaine distance, la distance de dix ans. Il y en a deux que je vous livre.

Mon engagement au service de la classe ouvrière ne date pas de 1967. Il remonte bien plus loin, aussi loin que mes origines de fils et petit-fils d'ouvrier. Enfance vécue au rythme de la vie ouvrière avec ce père, mon meilleur camarade, passionnément marqué par l'exploitation et la lutte, et une mère, femme d'ouvrier, même si son métier d'institutrice lui permettait d'exprimer autrement cette vie de femme, de mère et de travailleuse. Avec Jacques, très tôt révolté et choisissant son camp, celui du syndicat. Avec ce vieil oncle Maurice, revenant à la maison de temps en temps parler des luttes engagées, celles de 47 et les autres, lui le fondateur avec d'autres du mouvement ouvrier sur la région d'Auchel. Et ces soirées, et ces nuits où l'enfant demande encore de lui raconter ces histoires vraies des militants, « *ces enragés de l'espoir* ».

En 1960, quand je suis entré chez les Rédemptoristes, j'avais cela derrière moi d'abord, et non pas l'exemple « *édifiant* » de parents pratiquants, avec le triste tableau d'une église à la botte des ingénieurs des mines. Chez les Rédemptoristes je trouvais cette phrase clé : « *Aller en priorité vers les plus abandonnés* ». C'était l'Afrique au loin, ou la classe ouvrière. Ce furent des années obscures d'études choisies après de longs débats.

Fallait-il aller à la Mission Ouvrière du Père Loew ? Pouvait-on donner sa vie dans la suite des prêtres ouvriers, dont je devorais l'histoire brisée en 1954, parmi les recherches engagées de cette époque ? Et ce furent aussi ces études polarisées à Sousceyrac et à Dreux, sur l'économie, l'incroyance, l'Islam. Je ne me suis jamais senti à l'aise dans les milieux pratiquants. L'ambiance climatisée des couvents, les

conversations « *religieuses* », l'idéalisme inguérissable de ceux qui ne vivent pas dans leur chair et leur cœur la pauvreté, tout cela m'est insupportable. Je sais que je suis un étranger à ces milieux et que mes racines sont ailleurs. Il y eut au même titre la volonté de partir en Algérie, combattre la torture, découvrir l'indépendance algérienne, le Sahara. Béni Abes et Tamanrasset, au sein d'un milieu médical vacciné par l'incroyance, mais aussi le respect de l'homme. La mort de ma mère dès 1960, à 49 ans, limitait mon désir de partir au loin parce que le père était seul et que nous avions besoin l'un de l'autre, sans nous le dire.

Dès lors, je n'ai jamais considéré Calonne que comme le terrain privilégié où je pouvais enfin exercer ce métier de prêtre ouvrier comme des hommes prêtres l'exerçaient alors ici. Je pense à Désiré, véritable père spirituel, dans cette maison, lui qui fidèlement maintenait le cap au travers de bien des souffrances et incompréhensions.

Il y avait, en ce temps-là, les choix pastoraux et la passion d'une église à faire naître en milieu ouvrier, comme on disait. Il y avait une réflexion soutenue, audacieuse, exigeante, un compagnonnage avec des « *laïcs* » en ACO, etc. Et je regrette encore cette glorieuse époque de 68-69 où l'on avançait ensemble sur un secteur comme Liévin. C'était la raison de mon acceptation du mi-temps pour inventer autre chose à partir du quartier ou de la JOC.

Mais le plus fort, le plus tenace, le plus constant, le plus totalisant, ce fut la classe ouvrière dans laquelle s'exerçait ce sacerdoce nouveau, presque clandestin au début à Technifer, et cet apprentissage avec Désiré de la relecture évangélique de cette

vie de manœuvre. C'était la maison habitée par les copains algériens, les copains portugais et José qui repose à Calonne. Ce fut aussi la petite baraque et enfin Peulabeuf avec sa longue histoire. Aujourd'hui, les responsabilités syndicales sont venues m'arracher provisoirement à cette vie de manœuvre du Bâtiment, « mais le cœur reste le même » ! Je suis heureux et fier d'avoir été adopté par les camarades du Bâtiment comme un de leurs dirigeants et, par la classe ouvrière en entier, comme un de ses vrais fils.

L'homme prêtre que je suis lentement devenu doit beaucoup à cet enracinement et à cette longue durée sur Calonne. Ici, on ne voit pas beaucoup de grandes réalisations, mais il est vrai aussi que le « *mur qui sépare la classe ouvrière de l'église* » est bien effondré, même si d'autres veulent encore reconstruire sur les ruines, alors que les bonnes briques sont ailleurs ! Il y a une prise au sérieux du sérieux de nos vies. Il y a ces points communs entre « *ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas* », entre « *la rose et le réséda* » (Aragon).

Devenant prêtre, il y a dix ans, je ne savais pas qu'un soir de 77 je pourrais remercier le mouvement ouvrier et Calonne d'avoir été sans cesse à l'origine de choix décisifs, de m'avoir préservé du doute ou de la peur. Cette force du mouvement ouvrier qui fait qu'on ne le trahit pas quand on lui doit tant, se conjugue avec la force cachée du Seigneur qui m'a conduit jusqu'à ce bel aujourd'hui. Cela valait la peine de donner les plus belles années de ma vie, celles que je ne retrouverai jamais plus, celles qui ont forgé le caractère. Il faut avoir vécu au moins ces années, pour pouvoir affirmer calmement :

Jésus Christ, c'est sérieux.

Le Mouvement ouvrier, c'est sérieux.

On y passe tout entier.

L'essentiel est là.



L'équipe... Il y a dix ans, c'était une équipe sacerdotale centrée sur des axes : priorité aux incroyants, action catholique spécialisée (ACO - JOC - ACE), aménagement du paroissial en fonction de ces priorités. C'était la fraternité et le partage. C'était aussi l'orage et les coups de tabac, le drame du « *départ* » des meilleurs amis et la poursuite, de plus en plus solitaire, d'une route commencée ensemble. En cette fin d'année 1977, l'équipe de prêtres est réduite à bien peu de choses. Le secteur est désorganisé, repris par des pratiques paroissiales que nous voulions tant aménager sinon supprimer. C'est à nouveau le triste spectacle de chacun pour soi et la longue suite des capitulations successives. Etre encore à Calonne relève d'une fameuse dose d'opiniâtreté, voire même d'entêtement. C'est un livre complet qu'il faudrait écrire. Ce soir, je ne veux en lire que les lignes mobilisatrices, celles qui font vivre, espérer encore, contre toute espérance.

Bien sûr l'équipe sacerdotale a éclaté. Comme bien d'autres. Bien sûr Calonne est devenu un petit espace de liberté dans une ville livrée à nouveau aux démons du cléricanisme et du paternalisme, sinon même de l'enfantillage. C'est la surprise pour ceux qui y ont cru et c'est même leur souffrance. Et pourtant. Le cléricanisme, ce-

lui qui a tant fait de mal à la classe ouvrière est moribond ici. Nous l'avons tué ensemble, laïcs, religieuses, prêtres. Il ne s'en relèvera pas de sitôt. Il y a mieux et plus. Il y a ce groupe qui, d'année en année, se maintient et s'élargit. Dans la conviction éprouvée au creuset de la vie que, croire en Jésus Christ, au cœur de la réalité ouvrière, mérite bien plus que l'aménagement du paroissial ou la pratique pieusarde d'une religion débrayée de la vie. Il y a ce Jésus Christ célébré déjà avec nos camarades, comme le disait Louis récemment, et que nous redécouvrons ensemble le samedi soir, ici, dans cette pièce. De cela, nous pouvons être fiers, les uns et les autres. La porte est ouverte et il fait bon. Nous sommes devenus tous et toutes parties prenantes d'un enjeu autrement passionnant, historique même. Nous sommes pris au sérieux parce que nous en payons le prix dans nos engagements, comme tous nos camarades qui savent bien que nous existons ensemble.

Il est possible que notre expérience ne survive pas dix ans de plus au départ de tel ou tel. Il est fort possible qu'elle se poursuive et s'améliore encore. A condition de rester fidèle à la terre nourricière, sans regarder en arrière ni sur les bas-côtés de Calonne. Après tout, dix ans d'équipe fraternelle entre nous, ça compte dans une vie. Bien des communautés de base, issues de 68, ont été dispersées au souffle de la vie agitée des dernières années. Ici, il me semble que la classe ouvrière, prise au sérieux, nous a épargné ces échecs. Comme le disait Pascale : il y a 10 ans, nous aurions fait des déclarations sur le chômage ; aujourd'hui, nous luttons contre et pour une autre société. Le samedi soir, nous ne faisons plus l'impossible réconciliation des divergences idéologiques ; nous apportons ces vies fatiguées, broyées, tendues vers

autre chose. Nous recevons le Seigneur qui passe par là, comme à Emmaüs. Ce qui est sûr, c'est que nous nous refaisons la santé « *spirituelle* » ensemble, et que le pain et le vin sont bons à partager. Ce qui est sûr ; c'est que nos amis incroyants ou en recherche, nous renvoient sans cesse à ce groupe. Ce qui est sûr, enfin, c'est que le groupe s'enrichit toujours plus de nos démarches au sein de nos organisations syndicales, politiques, et qu'il va en s'élargissant. L'équipe de célibataires curés est morte. Tant mieux. Vive nous. On a le cœur de nos camarades, ceux qui nous enrichissent et nous dévorent à belles dents. Après tout, Jésus Christ n'a pas voulu s'installer à l'ombre du Temple. Il a secoué ses colonnes et fait marcher sur les flots agités ceux qui croyaient en lui au-delà de leur peur !

Aux moments les plus difficiles de cette vie passée, je songeais au titre d'un livre : la peur ou la Foi. Et, quand les hommes sincères mais froussards m'incitaient à aller ailleurs, vers des terres plus paisibles, je répondais que je n'étais pas de ceux qui abandonnent le bateau quand il prend l'eau. Le « *bateau-ivre* » parfois a tenu bon, grâce à nos fidélités unies, en nous appuyant les uns sur les autres, nous qui savons, par expérience, ce qu'est notre faiblesse et ce qu'est la force des vrais amis. En toute simplicité, après cette longue marche, nous pouvons nous dire : « Que serais-je sans toi qui vins à ma rencontre ? ». Si le Seigneur de nos vies a vécu et travaillé comme nous, il sait bien de quel poids pèse cette solidarité. Il s'y reconnaîtra. C'est son affaire.

Dans cette vie d'équipe, telle qu'elle est devenue, il n'y a pas eu que la volonté de tenir le poste coûte que coûte, comme des sacrifiés. Il s'y cache bien autre chose.

Nous ne sommes pas ensemble uniquement pour tirer dans le même sens la même charrette. Nous sommes ensemble parce qu'il n'est pas bon d'être seul. Nous sommes ensemble parce que, tout simplement, il est bon d'être ensemble. Pourquoi le nier ? Au travers de bien des soucis, au sein même des pires déceptions, les uns les autres avons éprouvé notre humanité. Ce n'est pas la fonction qui maintient le projet d'un groupe, c'est l'inverse : l'humanité des uns et des autres. Comment aurions-nous pu résister toujours aux attaques et aux « marées basses » d'après 1968, et ensemble « remettre les mains à la charrue sans regarder en arrière » ? Il fallait bien d'autres mains tendues et d'autres cœurs battant la même chamade.

Pour moi, il est clair que ce que j'ai reçu de la part d'amis devenus plus proches que les miens, ne se mesure pas au nombre des déclarations faites, mais à la qualité de l'échange partagé. Nous avons trop vécu ensemble et nous nous sommes trop apporté, pour pouvoir envisager autre chose que la fidélité.

Dans ces quelques notes, il y a place, entre les lignes, pour le respect de la parole unique entendue un jour. Nous n'aimons pas les grandes démonstrations ni de peine ni de joie. Nous sommes pudiques. Ce que je veux simplement confier au groupe, c'est que je serais parti, il y a bien longtemps, sans la présence fidèles à mes côtés, aux heures lourdes où l'on ne sait plus que faire, de ceux et de celles qui m'ont tendu la main et ouvert le cœur. Comme je l'ai fait moi-même, avec passion souvent, quand c'était à leur tour de crier au secours.

Je tiens ce soir à remercier publiquement deux « foyers » spécialement sans que personne ne se trouve écarté de cette reconnaissance particulière. Bernard et

Bernadette avec ces enfants qui sont un peu devenus les miens. Toujours présents, dans la joie et la peine. Que de choses vécues ensemble, uniques et toujours vivantes ! Il nous aura fallu beaucoup d'amour pour être encore ensemble ce que nous sommes : plus proches que jamais. Si je suis devenu plus homme, plus père, plus frère, c'est bien grâce à votre maison ouverte. Celle de Calonne et celle de Loos-en-Gohelle. Ce n'est pas dans les équipes de célibataires que l'on apprend cela. C'est chez toi, chez moi, chez nous, dans notre jardin secret. Clovis et Emilie, depuis 10 ans et plus, toujours fidèles au rendez-vous de la table mise sans cesse pour ceux qui passent par là. Vous êtes devenus une autre famille. Une vraie famille. Là aussi l'essentiel ne se dit pas. Il est caché. Sans vous, foyer-charnière de notre équipe, toujours à l'écoute de vos grands enfants, que serions-nous devenus ? Et que serais-tu, Clovis, Emilie, sans nous ?

A quoi bon insister. Nous nous comprenons à mi-mot. Nous n'aimons guère en rajouter.

Quant à tous les autres et spécialement, ceux du lundi soir, ils savent bien quelle place ils tiennent et de quelle solide amitié nous sommes animés. S'il m'arrive encore de bousculer ceux que j'aime, sachez que je n'ai jamais douté de personne. Ensemble, nous avons voulu réaliser — avec une équipe — une œuvre qui nous dépasse et qui nous a rendu autres, en nous faisant avouer notre humanité cachée. Face à cela nous sommes bien peu de choses. J'espère n'avoir voulu qu'épanouir chacun et chacune. Une certain tempérament robuste peut faire mal parfois. Je le sais et je suis comme cela partout. Sachez que moi aussi j'ai pu souffrir de l'équipe, des tergiver-

sations ou des reculs, de l'individualisme et des « chasses gardées ». Cela non plus ne compte pas. Seule, demeure la solidarité prouvée et notre aventure commune.

Ce bilan s'achève. Dix ans déjà. Dix ans seulement. Au moment où je recevais le sacerdoce sur mes épaules, parmi ceux et celles qui m'accompagnaient alors, j'avais l'impression de donner ma vie. Je croyais savoir que je recevais un sacerdoce venu d'ailleurs, de beaucoup plus loin et de beaucoup plus proche. Je ne pensais pas que ce serait aussi dur parfois, ni aussi riche.

Dix ans après, je sais maintenant que ce sacerdoce m'a été confié pour la classe ouvrière, sur la route d'hommes et de femmes aux prises avec les mêmes drames et les mêmes espoirs fous que les miens. Je commence à savoir un peu mieux que nous ne sommes pas propriétaires d'un titre d'église. Nous sommes simples locataires-gérants, sur un terrain où souffle l'Esprit. Cet Esprit « ne sachant ni d'où il vient ni où il va ».

J'ai beaucoup reçu de la classe ouvrière, du Seigneur et de vous tous et toutes. Je crois pouvoir dire que j'ai beaucoup donné aussi. J'ai cru faire ce qu'il fallait faire pour être fidèle, c'est-à-dire croyant en la parole dite. Au travers de mes infidélités, de mes peurs aussi et de mes audaces. Au travers même de l'impression, à certaines heures, d'avoir été sacrifié à cette équipe. Il le fallait sans doute pour pouvoir vous le confier ce soir.

Mais, « *s'il me reste encore de quoi te dire OUI* » (C Claudel), c'est parce que cet homme prêtre a été aidé. Par vous et par celui qui demeure, plus que jamais, la blessure inguérissable de ma vie. Cela non plus ne s'exprime pas très bien si ce n'est dans

la prière personnelle, celle que l'on ne voit pas, quand les portes sont fermées. Cette musique là, je la chante encore !

Il y en a parmi nous qui ont souffert plus que moi et qui ne le disent pas. L'important est que le chemin ne s'arrête jamais. Il y a tant à faire encore, ensemble ! Pour que les hommes soient libres et la justice accomplie. Pour que Jésus Christ, l'insaisissable, soit reconnu au partage du pain.

C'est cette vérité d'homme que je me suis permis de dire ce soir. Une fois tous les dix ans, ce n'est pas trop. J'aurais aimé que d'autres la disent avec moi. Comme j'aurais aimé qu'elle soit entendue par ceux et celles qui sont un peu plus loin de nous, dans le temps ou l'espace. Mais, après tout, l'important est que nos actes coïncident avec nos paroles. C'est à chacun et à chacune que je livre ces lignes, dans le souvenir particulier de mon père et de ma mère. Ils auraient sans doute été heureux d'être là avec nous. Vous les remplacez depuis longtemps. Nous sommes seuls à savoir ce que nous leur devons. Nous sommes seuls à poursuivre leur route, en essuyant encore quelques larmes parfois, mais aussi en riant aux éclats au souvenir des heures joyeuses. Ces heures qui font que la vie a un sens. Sans nous prendre trop au sérieux et en riant de nous-mêmes quand il faut en rire. Comme dans une famille.

Dix ans de présence à Calonne comme prêtre-ouvrier. Dix ans d'amitié. Cela valait la peine de se revoir plus longuement et de me donner la parole un peu plus. Même s'il fallait me livrer « au nom des miens », au nom de vous tous et toutes. Comme un signe que je t'adresse.

« Il y a longtemps que je te connais mon frère » (Néruda).

Mécanismes de domination et solidarités personnelles

Echos des journées de juillet 1978

Jacques Souty

Lutter à tous les niveaux contre les méfaits de tout pouvoir de domination et d'exploitation, en nous et autour de nous. Tel est l'un des aspects des réflexions que Jacques Souty développe dans ce texte présenté aux journées de juillet. Ces réflexions, écrites le 8 mai 1978, il les conclue ainsi : « je suis convaincu que, seul un immense désir de vivre, au delà de tous nos besoins, peut nous donner le difficile courage d'aimer ».

L'influence la plus déterminante dans le monde actuel, me semble être celle qui caractérise l'essentiel des relations politiques et économiques entre pays riches et pays du Tiers-Monde. Manipulations monétaires, destabilisations de gouvernements, interventions militaires,... etc... bien des événements témoignent de l'usage unilatéral de la violence au service d'une minorité de grandes puissances.

Dans ce contexte, vivre au Maghreb, tout en nous permettant de participer un peu à une certaine lutte contre ces puissances et pour le développement, nous apprend à sentir un peu de l'intérieur ce qu'est une situation de dominé.

Mais ce même type de rapport de domination se retrouve bien souvent entre différents organismes et groupes sociaux d'un même pays (y compris du Tiers-Monde) et jusque dans nos relations les plus personnelles.

Par ailleurs, les meilleures morales sociales et jusqu'aux religions elles-mêmes sont très marquées par les milieux historiques et politiques dans lesquels elles se sont développées, et ont bien souvent servi de justificatifs à certains pouvoirs politiques, même les plus exploiteurs et les plus violents : guerres d'expansions religieuses, liens entre missions religieuses et colonisation, exploitation religieuse des guerres en Irlande, au Liban, en Palestine, etc...

Il n'est pas toujours facile alors d'y voir clair au niveau de notre propre action pratique et de discerner le sens et la valeur morale de nos solidarités de tous les jours.

Dans les réflexions qui suivent, je voudrais essayer de montrer qu'une analyse attentive de ces événements actuels, à l'aide des progrès récents des sciences humaines, peut nous permettre d'éclairer un peu l'avenir.

Depuis quelques décennies, bien des événements qui nous touchent dans notre vie journalière, ont un caractère de plus en plus mondial.

Croissance urbaine, transports et informations, rôle des Sociétés multinationales, développement des technologies, guerres et décolonisation..., etc..., notre vie pratique de tous les jours est profondément modifiée par des évolutions et des luttes de dimensions internationales.

Ces événements mondiaux qui nous touchent

**Dimension politique
de la vie**

Leur double caractère « journalier » et « mondial » souligne bien la dimension structurelle et politique de ces événements et de toutes les conséquences pratiques qui en découlent.

— leur caractère mondial d'une part montre la cohérence des systèmes de pouvoirs qui nous dominent et l'importance des transformations à faire pour une vie sociale meilleure,

— leur caractère journalier d'autre part nous fait sentir combien nous sommes directement concernés par le jeu des puissances internationales et nous fait pressentir le sens de nos possibilités d'action pratique. Car la compréhension de leurs mécanismes profonds nous permettra d'avoir prise sur eux, en intervenant dans les mêmes mécanismes à notre niveau.

**L'empreinte
du pouvoir
de domination**

Car tous ces événements portent l'empreinte du pouvoir et de la puissance, ils portent la marque des privilèges d'un petit nombre de forts et des conséquences deshumanisantes sur la masse des petits.

N'y a-t-il donc pas la possibilité de vivre des relations qui n'engendrent pas l'exploitation ? des modes de vie économiques qui n'engendrent pas la misère ? N'y a-t-il pas possibilité de commencer à construire à notre niveau et dès maintenant, un monde plus juste et plus amical ?

Ce monde renouvelé, il est illusoire d'en espérer la venue de l'extérieur, comme un salut. Il est illusoire de l'attendre d'un miracle matériel hypothétique ou des bienfaits de systèmes sociaux que nous ne maîtrisons pas.

Sommes-nous donc complètement démunis de possibilité d'agir ? je ne le pense pas et c'est ce que je voudrais essayer d'éclaircir un peu ici.

Hommes et structures

Les composantes et motivations des relations humaines sont les mêmes à l'échelle inter-nationale, à l'échelle inter-sociale et à l'échelle inter-individuelle. Ainsi les mécanismes de domination entre pays et grands groupes de puissance nous révèlent les mécanismes de nos propres relations personnelles.

Ce sont donc ces mécanismes profonds qu'il me semble important d'explicitier d'abord. Il nous faudra ensuite chercher à

Sociétés et droits de l'homme

Des éléments d'analyse

comprendre les liens qui se nouent entre les structures de relations et le sens humain profond dont elles sont porteuses. Cela nous aidera à choisir plus clairement nos solidarités pratiques et éclairera nos possibilités d'action.

Dès le début d'une analyse globale de ces événements, apparaît un premier niveau de corrélations : celui du viol des libertés et droits fondamentaux de l'homme. Il y a un lien entre la politique d'un gouvernement et ses formes de répression policière, entre certaines formes de vie urbaine et des violences spontanées qui y apparaissent, entre le mode de gestion d'une entreprise et les accidents du travail. Accidents, violences, tortures, viols des libertés fondamentales, ne sont pas de simples bavures ou rançon d'un certain progrès, mais bien plutôt le résultat et les moyens mêmes mis au service du pouvoir de domination de minorités puissantes.

Mais il ne suffit pas de les dénoncer. Ces violations ne sont ici que les tests de structures sociales dérégées par la volonté de domination. Il est important de les expliquer. Une compréhension profonde de l'importance de ces révoltantes violations des droits fondamentaux de l'homme, invite à une analyse structurelle qui fera apparaître les liens entre les moyens et les fins, entre la violence et la domination.

Les éléments d'analyse ne manquent pas. En premier abord, un certain nombre de recherches récentes nous ont appris l'importance du danger de certaines tendances, citons :

- croissances démographiques incontrôlées, limites des ressources alimentaires et minérales... (Club de Rome) ;
- jeu des multinationales, anarchie libérale du commerce international, dépendance technologique (recherche du Nouvel Ordre Economique International) ;
- hypertrophie d'organismes officiels, injustices des privilèges, exaspération de consommations superflues... (Ivan Illich) ;
- pollution, industrialisation à outrance, désorganisation des équilibres naturels, gaspillages, ... (écologistes) ;
- gigantisme individuel, hypercomplexités techniques des outils, croissance linéaire... (prospectives technologiques).

Mais plus profondément, il y a l'apport irremplaçable des sciences sociales qui, comme toutes vraies connaissances, sont en même temps sciences et techniques d'action : biologie des comportements, psychanalyse et sociologie, et surtout le marxisme, dont la pratique touche directement le socio-économique qui nous intéresse particulièrement ici.

Les unes et les autres sont bien loin d'être dépassées comme on le dit parfois trop facilement. Il est vrai que certaines formes dogmatiques figées servent d'alibi à des pouvoirs totalitaires. Mais le meilleur d'elles-mêmes témoigne de plus en plus, le marxisme nouveau en particulier, de formes nouvelles bien vivantes qui savent s'enrichir des recherches nouvelles, s'ouvrir et s'adapter aux réalités du monde à venir.

Importance du milieu et de l'histoire, dénouement des conflits, recherche dialectique matérialiste, relation du capital au travail et loi du profit, rapport de production et lutte des classes, impérialisme, mouvements internationaux... Ces analyses n'ont pas fini de nous aider à mieux comprendre notre vie et à peser sur notre avenir.

Mais plutôt que de reprendre un inventaire fastidieux des analyses résultantes, je voudrais seulement dire ici ce qui me paraît le plus essentiel dans un effort de compréhension des événements que nous cherchons à saisir.

Les mécanismes de domination

L'essentiel des mécanismes de domination, que ce soit entre pays riches et pays du Tiers-Monde, entre classes sociales, ou bien même entre individus, réside dans une recherche conjuguée de centralisation des structures de relations et de technicisation des moyens et solutions apportées aux problèmes.

Quelques exemples nous aideront à mieux le comprendre

- grossissement des unités de travail et des administrations, ce qui entraîne la complexité des problèmes de fonctionnement et la sophistication des moyens de gestion qui ne deviennent accessibles qu'à une minorité de spécialistes ;
- distance croissante entre conception et exécution, entre le travail intellectuel et le travail manuel ;
- division et spécialisation des tâches, ce qui entraîne une

Une autre option possible

Etendue d'application de ces tendances

Les technologies elles-mêmes...

déqualification et une déresponsabilité du personnel d'exécution ;

- regroupement de la maîtrise des moyens entre les mains d'un petit groupe qui a alors lui seul une vue d'ensemble, et donc monopole des décisions au sommet ;
- alourdissement des structures administratives de gestion et de contrôle avec allongement des temps de réaction et d'adaptation aux problèmes d'exécution pratique.

L'option inverse au contraire, de décentralisation, d'élargissement des tâches et de simplification des techniques permet une meilleure maîtrise des moyens de production et d'administration à la portée du plus grand nombre.

- autonomie des unités locales et possibilité d'une plus grande adaptation aux besoins réels de tous ;
- allègement des structures administratives, raccourcissement des distances et des circuits d'information, simplification des transports et donc meilleures possibilités de contrôle de tous ;
- réversibilité des postes de travail et donc plus grande responsabilité de chacun, ainsi que des moyens de gestion plus accessibles...

Ces mécanismes fondés sur le choix d'un certain type de pouvoir jouent dans toutes les structures et à tous les niveaux de la vie sociale, dans tous les pays.

- dans les relations internationales, entre les divers groupes sociaux d'un même pays, et entre les individus ;
- dans tous les domaines de la vie sociale : organismes politiques, entreprises industrielles (choix techniques, critères économiques, organisation), urbanisation des villes, organismes de santé, enseignement, justice, ...

Dans tous les domaines, le choix même des technologies est souvent beaucoup plus porteur d'idéologie qu'il ne semble à

une analyse trop superficielle. L'option politique est très différente suivant que l'on recherche :

- des amas industriels écrasants ou des industries non polluantes et à seuil de rentabilité très bas,
- le lancement de sources d'énergie dangereuses et incontrôlées ou la recherche de solutions adaptées aux ressources et besoins locaux,
- les monocultures industrielles intensives ou la polyculture et l'équilibre autosuffisant régional,
- les grands ensembles dortoirs déshumanisants ou un habitat de surface et la décentralisation des équipements collectifs,
- des superhôpitaux et expériences médicales de pointe ou une médecine de masse et la vulgarisation de la maîtrise familiale de la santé et de l'hygiène,... les exemples abondent... nous en reparlerons...

Il est donc important, pour aller plus loin, de préciser quelques points de repères pratiques qui peuvent nous permettre de mieux maîtriser toutes les implications de ces mécanismes.

Repères morphologiques

Une première série de repères est basée sur les formes engendrées par les tendances centralisatrices.

- *Le gigantisme*, ou grandeur démesurée des moyens d'intervention techniques ou administratifs (énormes installations industrielles, bateaux de 500 000 tonnes, administrations pléthoriques,...),
- *le monopole*, ou interdiction de création d'unités parallèles ayant le même but que celle autorisée, sous sa forme industrielle (origine unique d'un produit) ou idéologique (dogmatisme, autoritarisme hiérarchique, normalisation exclusive)....,
- *la sophistication* ou hypercomplexité des techniques, ce qui rend dépendant des seuls spécialistes,
- *la division tayloriste* des tâches et particulièrement la spécialisation à outrance de la recherche et du travail, ce qui tend à morceler les opérations et à déresponsabiliser les exécutants.

Repères relationnels

A ces tendances morphologiques démesurées, on peut opposer une recherche d'adaptation des moyens et outils de réalisation par rapport au but recherché : au gigantisme on oppose l'optimisation de la taille des unités de production, au monopole on oppose la décentralisation locale, à la sophistication on oppose la simplification des techniques pour les rendre accessibles, à la division du travail on oppose l'enrichissement des tâches.

Une autre série de repères est basée sur le type de relation établie entre les membres d'un même groupe social.

- *L'hétéronomie* (contraire de l'autonomie) est le fait de ne pas pouvoir faire par soi-même quelque chose qui répond à un besoin personnel. Ainsi de l'obligation de dépendre d'un monopole ou d'un spécialiste pour un produit ou un service déterminé ;
- *la dérégulation*, due à l'absence de lien entre décision et exécution. Cela rend impossible la correction des erreurs de prévisions à partir des résultats réels obtenus ;
- *la désadaptation* est le fait qu'un moyen d'action matériel ou structurel n'est pas adapté au problème à résoudre, et ne peut pas être modifié comme cela est possible dans l'exécution de tâches décentralisées.

Ces manières d'agir tendent à établir dans les relations sociales une dépossession des hommes concernés, par rapport à leurs propres besoins et moyens de les satisfaire.

D'autres repères...

Tout n'est pas dit dans ces quelques paragraphes. Il faudrait analyser aussi le rôle de bien des facteurs...

- le profit comme moteur de l'action... qui supprime tout lien entre le besoin réel à satisfaire et les produits réalisés...,
- le besoin de sécurité qui pousse beaucoup à accepter le monopole d'une hiérarchie autoritaire mais sécurisante,
- le goût de la violence..., etc...

Mais ces éléments, s'ils ont leur importance, me semblent être des facteurs qui ressortent plus de la motivation personnelle, qui restent seconds par rapport aux analyses structurelles proposées plus haut.

Techniques et sociétés

Il est maintenant possible, à la lumière des analyses précédentes, de mieux préciser les limites et les équivoques des technologies elles-mêmes. Cela est d'autant plus important qu'il existe chez beaucoup de gens une confiance aveugle dans les techniques et dans un certain type de progrès matériel.

Il n'y a pas plus de technique pure qu'il n'y a de pouvoir innocent. Toute technique industrielle, médicale, agricole ou autre, est marquée d'une dimension morale et politique, soit par le biais des pouvoirs que servent les techniciens qui les mettent en œuvre, soit par la manière dont elles sont porteuses de structures sociales centralisantes ou décentralisantes, comme nous l'ont déjà montré les quelques exemples déjà cités.

Décentralisation et efficacité

Les critères morphologiques et relationnels analysés ci-dessus nous permettent d'explicitier plus en détail ces tendances. En particulier, si l'efficacité reste bien un critère fondamental de jugement d'une technique, il nous faut en rendre compte ici.

En tout domaine social, les techniques décentralisantes diminuent les distances : en rapprochant la conception et la réalisation, elles permettent une meilleure adaptation aux besoins réels. En rapprochant la fabrication et la consommation, elles diminuent les coûts de gestion et de distribution et les gaspillages. En augmentant l'accessibilité et la responsabilité de tous, elles augmentent le rendement et la motivation du travail individuel. La décentralisation et l'optimisation des moyens tendent donc à diminuer les coûts et à donner une réponse meilleure aux vrais besoins. Il y a donc augmentation de l'efficacité réelle, c'est-à-dire un meilleur rapport entre les moyens et la réalisation correspondante. Cela bouscule déjà pas mal d'idées erronées sur l'efficacité — mais il y a mieux.

Eloge du simple et du petit

Bien des exemples pourraient être cités ici :

- en technologie, celui de l'électronique dont les progrès extraordinaires sont dûs à l'utilisation à chaque étape d'éléments toujours plus petits et plus simples (de la lampe au transistor...),
- ou celui de la sidérurgie dont l'évolution s'amorce non par le perfectionnement infini d'appareils techniques gigantes-

**Ne pas tout ramener
à un problème
technique**

**Motivations
et solidarités**

ques remplissant toujours la même fonction, mais par une tendance vers la transformation continue des matières en petites étapes beaucoup plus maîtrisables que les énormes installations classiques,

- en sociogenèse, qui nous montre le rôle important qu'ont joué les associaux, les jeunes, les aventureux, les anormaux, même dans l'évolution et la naissance de l'homme, par leur capacité de mutation.

Je crois aussi que les critères d'analyse énumérés plus haut le montrent bien : le simple et le petit permettent une plus grande autonomie, améliore la possibilité de correction des erreurs et favorise l'adaptation aux situations réelles, et par là rend possible les évolutions les plus positives et les plus profondes.

Enfin un dernier point.

Les solutions techniques ponctuelles ne donnent pas la réponse à tous les problèmes humains, et la qualité de la vie n'est pas proportionnelle aux moyens matériels dont nous disposons :

- on n'arrête pas la fissuration d'un mur en bouchant la fissure mais en renforçant la base, on ne combat pas la pollution d'une usine par la dépollution mais par un changement des techniques qui polluent. On ne résoud pas un conflit de personnes par des sanctions, mais en faisant mûrir la cause structurelle du conflit. Et bien des maladies se guérissent non par des médicaments mais par des conditions de vie plus humaines.

Certains usages inconsidérés de techniques riches et puissantes sont déculturants, et au contraire l'utilisation de techniques, de systèmes et de méthodes simples et décentralisantes permettrait d'éviter bien des accidents, des misères et des déracinements qui sont les fruits d'une modernité mal digérée.

Si les formes et les structures de relations sont les mêmes entre nations et groupes sociaux qu'entre les personnes elles-mêmes — comme je le crois — et si nos efforts vont dans le sens de plus de justice et de bonheur pour tous, le sens de nos solidarités pratiques me semble alors plus clair : tous nos efforts

doivent tendre à la mise en œuvre de ces tendances décentralisantes et simplificatrices, et à lutter à tous les niveaux contre le développement et l'existence même et les méfaits de tout pouvoir de domination et d'exploitation, en nous et autour de nous.

Un guide de l'action

Dans le sens des analyses ci-dessus, les orientations alors de ces efforts me paraissent être celles-ci :

- Il s'agit de transformer nos mentalités : concernés, nous ne sommes pas neutres ; mal informés, il nous faut mieux comprendre ; toujours prêts à juger et à classer, il nous faut acquérir l'ouverture et la modestie du chercheur...
- Il s'agit aussi de pratiquer un mode de vie cohérent avec nos choix, simple et économique, refusant toute sur-consommation égoïste. Toute parole n'est crédible que si les actes personnels vont dans le même sens.
- Il s'agit encore de vivre avec les autres des relations de partage et d'amitié qui dépassent les différences et divisions de races et de religions.
- Il s'agit de modeler notre pratique professionnelle dans le sens des techniques décentralisantes que nous avons analysées et en fonction des pouvoirs mis en jeu (où travailler, pour qui et comment...).
- Il s'agit de mener une action militante à notre mesure dans le sens des droits de l'homme, de la place faite aux marginaux, du développement des responsabilités locales...

Ce n'est pas là une nouvelle morale, mais, en cohérence avec nos choix les plus profonds, des résultantes pratiques toujours à réinventer...

Choix et motivations

Il est bien évident que de tels choix ne sont pas dans le sens de nos intérêts matériels personnels. La question se pose alors de suite : pourquoi agir ainsi, et non dans le sens de notre propre puissance et de notre propre profit ?

L'honnêteté morale et la simple conscience professionnelle ne suffisent plus, même enracinées dans une histoire et une expérience personnelles solides. Car les groupes de domination

mettent en jeu des moyens que de simples réflexes moraux personnels n'ont pas le pouvoir de contester efficacement.

De la recherche du profit à l'attitude de service — du simple plaisir au dialogue — du goût de l'aventure à la relation profonde aux autres... il y a toute la distance entre la recherche de l'intérêt personnel d'une part, et le partage vécu comme condition d'une vie sociale heureuse d'autre part.

Il est certain que l'expérience vécue de l'horreur de certaines violences (trafics de personnes, manipulations psychologiques, tortures, massacres...) ou aussi la découverte existentielle de la valeur profondément humaine des petits du peuple dans lequel on vit, peuvent faire naître des motivations militantes admirables. Mais est-il suffisant pour cela de se référer à la cohérence et à la rationalité humaine, au respect de l'homme et à la justice sociale, à la recherche de l'amitié ? Beaucoup le pensent. Je crois, quant à moi, que cela est insuffisant.

Une référence transcendante

La seule rationalité et les exclusives amitiés humaines, tout admirables qu'elles soient, risquent bien de reposer sur une grave réduction de l'homme.

L'existence de comportements humains aberrants et révoltants qui révèlent une absence totale de sens moral, la relativité aussi de nos relations humaines par et au-delà de nos différences, me font croire à l'ouverture libératrice d'une référence transcendante.

C'est l'existence du mal et de nos intolérables mais réelles limites qui me posent le problème de la foi, et de Dieu. Non pas d'un Dieu mécaniste qui bouleverserait nos propres mécanismes — ni un Dieu magicien que l'on trouverait au bout de nos questions et qui nous dispenserait de résoudre nos propres problèmes —.

Mais un Dieu qui s'intéresse à nous et qui nous invite à vivre autrement ce que nous faisons ensemble.

Convergences religieuses

On ne m'en voudra donc pas de parler maintenant ici de ce que j'appellerai des convergences bibliques et évangéliques. La référence à Dieu qui m'anime dans le cadre de la foi chré-

**Lecture religieuse
et vie sociale**

tienne est profondément marquée en moi par la Bible et les Evangiles. Et je vois entre l'analyse que j'ai proposée dans les pages qui précèdent et ma pratique de lecture de ces textes, beaucoup de points communs.

Il s'agit bien de convergences vécues et non de simples cohérences rationnelles.

Car en effet, d'une part la connaissance religieuse n'est pas pour moi une connaissance absolue qui viendrait comme de l'extérieur de moi-même et qu'une simple déduction logique me permettrait d'appliquer dans ma vie comme une règle morale. Comme si la révélation de Dieu se faisait hors de l'histoire.

Mais d'autre part, elle n'est pas non plus simple projection en moi, intuitive ou subjective, de la réalité humaine que je vis : donnée distincte de mon propre être, cette connaissance religieuse est pour moi vie avec quelqu'un en qui j'ai peu à peu confiance.

Il y a de plus un conditionnement certain entre cette connaissance religieuse et l'univers social dans lequel je la reçois. Une certaine théologie chrétienne de la puissance de Dieu a longtemps alimenté une justification complice des pouvoirs politiques les plus dominateurs et de la soumission des exploités — et nous savons par expérience que la différence est plus grande entre les exploités et les exploités qu'entre croyants et incroyants du même bord.

Autant je crois que la seule poursuite d'une cohérence humaine ne peut répondre à toutes les aspirations les plus profondes de l'homme, autant je crois aussi que la lecture des « livres sacrés » ne peut pas se faire en dehors d'une compréhension profonde de notre vie sociale — et la pratique professionnelle et sociale, ainsi que l'apprentissage de l'amitié et de la tendresse humaine m'ont beaucoup appris sur le sens des témoignages bibliques et évangéliques.

Car ma foi n'est pas fondée sur le récit d'une histoire passée, ni sur l'exactitude scientifique de ces textes, ni sur la solidité d'une Eglise qui les transmet, mais sur la passion des hommes d'aujourd'hui et la résonance infinie que leur donne le témoignage actuel de Dieu.

Je voudrais simplement, avant de terminer, énumérer l'essentiel des convergences qui m'apparaissent dans ce sens. Ces convergences vont d'une part dans le sens d'un refus de tout pouvoir de domination à la recherche de relations d'amitié, et d'autre part dans la révélation d'une certaine impuissance de Dieu, si souvent absent et silencieux.

Quelques exemples clés :

Les cinq premiers livres :

- Abraham fuit avec sa famille les injustices d'une grande capitale, à la recherche de liens d'amitié. C'est l'origine de la recherche de Dieu et de la foi.
- Conduit par Moïse, l'ami de Dieu, le peuple hébreux libéré de l'exploitation, se constitue dans sa lutte de libération, pour se créer comme une société juste, digne du Dieu qu'elle adore.

La fixation en Palestine :

Les premiers prophètes interdisent tout recensement qui est signe d'une volonté de domination, et disent comment Dieu refuse de donner un roi à son peuple, de peur que ce peuple ne se fasse exploiter.

Les grands prophètes :

Elie, Isaïe et d'autres rencontrent Dieu, non pas dans des attributs de puissance et de richesse, mais au désert et dans le silence.

Les évangiles :

- Marie, par le « Magnificat » chante l'action de Dieu qui sauve les pauvres et refoule les riches,
- Jésus, par les « Béatitudes », « bienheureux les pauvres, les doux... » témoigne de la grandeur humaine des gens du peuple qu'il a rencontrés.
- Jésus invite ses disciples à établir entre eux des relations de service et non de domination.
- Jésus, arrêté par la police romaine, conteste le pouvoir de Pilate « qu'il a reçu d'un plus puissant que lui » mais qui ne doit rien à la valeur de son action pour le peuple...

**Au delà
de nos besoins**

- Jésus fait même l'expérience finale de la mort, jusqu'à une certaine absence de Dieu. Cette mort et cette absence qui vont responsabiliser ses disciples et libérer leur témoignage et leur action.

...Ceci simplement pour quelques aspects les plus essentiels.

Réflexion et lecture des évangiles, prière personnelle ou collective... je n'ai aucun monopole de l'expérience religieuse. Je la vis personnellement dans le cadre de l'expérience chrétienne, en solidarité avec beaucoup de ceux avec qui je vis.

Je sais que cette expérience est partielle, et que bien d'autres hommes, incroyants ou croyants d'autres religions, ont beaucoup à m'apprendre.

Je sais aussi que cette foi, très marquée par nos empreintes sociales, loin de me déresponsabiliser, me renvoie sans cesse à une pratique totalement humaine, vécue pour elle-même.

Mais je suis convaincu que seul un immense désir de vivre, au-delà de tous nos besoins, peut nous donner le difficile courage d'aimer.

Les immigrés

Les immigrés dans l'économie

un million et partez
des travailleurs et non des hommes
le muscle est étranger
les immigrés au service de la croissance
et si les Français prenaient la pelle et la pioche !

La hantise de l'expulsion

le labyrinthe administratif
trois séries de mesures
contenu des textes sur l'expulsion
des pratiques abusives

Vers la nationalité " immigrée "

Le déracinement et le heurt des civilisations
le pas de danse entre deux cultures

Annexe

les « Harkis »
les travailleurs saisonniers
le refoulement

Informations

bibliographie
adresses utiles

***C'est un polycopié que vous pouvez vous procurer
en écrivant à « LETTRE AUX COMMUNAUTES »***

B.P. 124

94120 Fontenay-sous-Bois

(Joindre un chèque à votre commande. L'ex. 3 F.)

CCP Paris 21.596.44 V

Dans le Bâtiment et les Travaux Publics (B.T.P.)

Les recherches d'une équipe

Depuis six ans, ils sont « installés dans un provisoire perpétuel » et ils ont comme compagnons des Maghrébins, des Turcs, des Yougoslaves, des Portugais et... quelques rares Français. Travaillant sur les grands chantiers des Travaux Publics, ils n'ont jamais le temps d'enfoncer leurs racines quelque part...

Prêtres, ils ont la conscience vive d'avoir à être les « témoins d'une Parole qui vient d'un Autre ».

Comment, dans un monde si bigarré et si mouvant, être les « serviteurs d'un Dieu qui a l'initiative de la Foi » ? Telle est la question qui ne cesse de hanter cette équipe qui, dans « un univers rude et chaleureux », cherche les chemins qui mèneront à la réalisation de ces nouveaux lieux d'Eglise qu'il faut bien innover à notre époque.

Il peut paraître bien présomptueux de vouloir rendre compte de notre existence de prêtres-ouvriers dans une réalité aussi mouvante que sont les B.T.P. (Bâtiment... Travaux Publics). En effet, il faut considérer ces quelques lignes comme un flasch, à un moment donné, vu sous un angle particulier.

Cette vie nomade de chantier en chantier peut paraître, au premier abord, bien originale. Installés dans un provisoire perpétuel, nous avons comme compagnons privilégiés ceux qu'on appelle les Etrangers (Maghrébins, Turcs, Yougoslaves, Portugais, etc.) Parmi eux se trouvent quelques Français.

De plus en plus, la voiture devient l'outil indispensable pour travailler dans les B.T.P. Aujourd'hui, nous parcourons les routes de France ; demain, il nous faudra peut-être franchir la Méditerranée pour rejoindre un chantier à l'étranger. N'ayant pas le temps d'enfoncer nos racines quelque part, nous sommes des marginaux par rapport à une vie locale et encore davantage par rapport aux structures d'une Eglise qui semble parfois avoir oublié le chemin d'Abraham (Quitte ton pays...).

Il nous arrive de nous entendre dire que nous menons une vie de moine. Nous le regrettons, car nous ne sommes pas faits pour cela. Il est vrai qu'« étrangers dans un monde étranger », il nous arrive fréquemment de tourner un regard interrogateur vers Celui pour qui nous sommes là et qui se révèle comme le Dieu insaisissable, dont les chemins sont insondables. Par la force des choses, nous sommes provoqués à vivre une vie intérieure, si bien que parfois nous perdons l'habitude de parler.

Car, cette vie quotidienne avec des travailleurs d'une autre race, d'une autre foi, nous oblige à relativiser les idées toutes faites, si nous voulons discerner avec plus d'acuité les signes avant-coureurs du Royaume, en même temps que les obstacles qui ralentissent son avancée. Nous sommes très proches de la recherche faite par les copains du Tiers-Monde.

Dans la région Provence-Méditerranée, nous sommes une équipe de sept prêtres-ouvriers à travailler sur les chantiers : trois maçons-coffreurs, un électricien industriel, un serrurier, un mécanicien d'engins de chantier. Jacques, qui travaille dans le milieu maritime, s'est adjoint à notre équipe.

Apparemment, rien ne nous avait préparé à cette vie itinérante. D'origine rurale pour la plupart, nous avons fait partie d'une équipe territoriale où nous avions des responsabilités paroissiales tout en exerçant un travail à mi-temps. Partir sur les chantiers, c'était, pour nous, faire le choix de vivre avec ceux qu'on oublie, les laissés pour compte de notre société, formés en particulier par cette main-d'œuvre étrangère qui habite les Algécos ou les foyers Sonacotra. Nous sommes entrés dans ce monde bigarré un peu avec l'enthousiasme des pionniers au seuil d'une nouvelle aventure. Consciemment, nous avons largué les amarres pour partir vers l'inconnu qui s'averrait, au premier abord, prometteur.

Rapidement, il fallut convenir que le chemin était long et rocailleux. La solitude des foyers Sonacotra, la rupture avec les amitiés que nous avions tissées ailleurs, les dures conditions de travail, le mépris de nos compétences profession-

nelles et humaines, ont fait que les projets que nous avions échaffaudés étaient quelque peu compromis. De plus, nos manières de voir Jésus Christ s'avaient trop étriquées, étrangères au monde des chantiers ; les mots pour dire notre foi se sont trouvés vides de sens, la prière devenait silence.

Il n'y a pas de doute : il nous fallait jeter du lest. Nos bagages étaient trop encombrants. Devenir perméables à l'amitié de nos compagnons de route, comprendre leur parole, ce qu'ils portent dans leur cœur, suppose une longue marche ensemble, où se mêlent la joie, la peine, la révolte, dans un défilé incessant de journées de travail harassantes, sous le soleil, dans le vent glacial d'hiver.

C'est alors que s'ouvrait devant nous l'itinéraire d'Abraham qui abandonne son pays et commence une longue marche dans le désert afin d'apprendre ce que Dieu attend de lui. A notre tour, nous sommes partis sur les chemins de l'exode afin de devenir plus malléables à la main de Dieu qui ne cesse de façonner le cœur de l'homme. Durant cette longue marche, nous avons appris à ménager nos forces pour durer dans ce mi-

Il faut être là, c'est sûr, pour vivre une Foi sans excuses

Nous avons choisi cette fidélité. Solidaires de nos compagnons de route, sans cesse nous sommes en dialogue avec Celui qui nous envoie comme ses témoins, là où nous sommes. Quelques fois nous

lieu particulier des chantiers, et savoir respecter les étapes échelonnées par la patience de Dieu. Si nous n'avons pas le temps de finir le travail, d'autres prendront la relève.

La vie d'équipe est le lieu par excellence où nous prenons la vraie mesure de cet itinéraire. A travers un partage réciproque, le quotidien devient interrogation, appel de l'Esprit dont les chemins sont paradoxaux, surprenants parfois. En effet, partir sur les chantiers, c'était pour nous aller à la rencontre de ce Dieu, ami des laissés pour compte, qui a marché avec les pauvres de Yawhé au désert. Et voilà que Dieu s'est révélé comme l'absent parmi cette foule bigarrée. Le maître d'œuvre n'étant plus là, nous nous trouvions comme des ouvriers inutiles parmi des camarades indifférents à la question de Dieu, loin d'une Eglise qui les ignore.

Peu à peu, malgré la tentation d'abandonner cette route bien rocailleuse, nous nous laissions modeler par une conviction que nous ne savons pas trop bien expliquer, peut-être parce qu'elle vient d'ailleurs, mais qui revient sans cesse dans la bouche des uns et des autres :

sommes déroutés mais, il faut bien le dire, cette amitié avec ce Dieu Tout Autre prend souvent l'allure du combat de Jacob avec l'Ange (Genèse 32, 23-33).

Le chantier

Sur les chantiers, peut-être un peu plus qu'ailleurs, les travailleurs sont à la merci de l'exploitation capitaliste. Pour la plupart, ils sont d'origine étrangère, et donc davantage désemparés, faute de connaître la langue. Les travailleurs français viennent, en grosse majorité, d'un milieu rural. Ils ont, en conséquence, une courte expérience du mouvement ouvrier. Ils sont affrontés à une direction d'entreprise dont l'univers se referme sur un seul objectif : couler le maximum de mètres cubes de béton, dans les délais les plus brefs. Par la force des choses, les travailleurs sont condamnés, un jour ou l'autre, à faire front pour arrêter cette logique implacable qui ne connaît pas de limites, au mépris des normes de sécurité parfois les plus élémentaires.

Alors que le chantier bat son plein, l'heure de la grève a sonné, expression d'un raz-le-bol général des travailleurs. Décidés à frapper un grand coup, c'est la fermeture des portes du chantier. Bon gré mal gré, tout le monde est en grève, car chacun le sait : la direction ne lâchera une augmentation que si elle y est contrainte par le retard que prennent les travaux ; les délais sont là. Mais, auparavant, il faudra essuyer une guerre d'usure qui pourra s'étaler sur des semaines pendant lesquelles la direction ne lésinera pas sur les moyens pour casser la grève : tentatives pour diviser les ouvriers, intimidations, menaces de licenciement, tribunaux, forces de police.

Aujourd'hui, les luttes deviennent de plus en plus dures. La grève illimitée

est de plus en plus risquée. Les banques ont leurs réserves d'argent bien fournies : l'ouvrier n'a que sa paye en fin de mois. Aussi, les entreprises se révèlent de plus en plus capables de perdre des millions pour ne pas satisfaire une revendication, par exemple la sécurité de l'emploi. D'autre part, un chômage croissant laisse la porte grande ouverte aux fantaisies des patrons.

La grève fait partie de l'univers d'un travailleur des chantiers, au point que les entreprises semblent l'avoir programmée dans leurs prévisions pour, une fois de plus, en limiter les conséquences. Car il est une règle établie : tout chantier, à ses débuts, embauche son personnel aux tarifs les plus bas, avec les conditions de travail les plus dures (heures supplémentaires, travail sous la pluie en hiver, etc.). En attendant que les ouvriers s'organisent et relèvent la tête, les entreprises ont de la marge pour faire des profits supplémentaires. En effet, c'est plusieurs mois après le commencement du chantier, que les travailleurs obtiennent un réajustement de salaire et quelques avantages, suite à des arrêts de travail. Mais cette victoire est bien éphémère.

Dans quelques mois ce sera la fin de chantier avec son déluge de licenciements. Pour la direction, ce sera le moment de trier les brebis galeuses du troupeau. En fait ce sera la période où, à la satisfaction de certains, se réalisera ce fameux dicton : la vengeance est un plat qui se mange froid. Nous sommes tous des licenciés en sursis, et voici les pre-

miers qui auront le privilège d'être rejetés : ceux que l'on prétend non rentables dans le travail, celui qui a reçu une lettre d'avertissement suite à une altercation avec son chef, celui qui a eu le malheur de se trouver face à face avec son patron lors d'une grève, finalement tous ceux dont la tête ne revient pas pour avoir essayé de sauvegarder un peu de dignité. A mesure que la fin de chantier approche, la liste des licenciés s'allonge au point qu'il faudrait conclure que les travaux ont été effectués avec des ouvriers incompetents. Bonne performance pour ces entreprises qui exécutent des travaux dignes des techniques les plus avancées, telles que les centrales nucléaires.

Le licenciement pour fin de chantier est un fatalité qui pèse sur les épaules d'un travailleur des B.T.P. Ceci veut dire : repartir à zéro, prendre sa caisse à outils, quitter ses copains, partir vers l'inconnu et savoir, en même temps, que les avantages acquis au prix de lourds sacrifices ont fondu comme neige au soleil. Ailleurs, il faudra recommencer la lutte. Celui qui est marié devra très souvent prévoir un déménagement. A cela s'ajoutent les traites à payer, la scolarité des enfants...

L'ouvrier qui a assumé des responsabilités syndicales ou politiques est dans l'obligation de s'accoutumer à la clandestinité, pendant quelques temps, s'il veut retrouver du travail. Repéré comme dangereux, sinon comme agitateur, plus il se perdra dans la masse anonyme des travailleurs, mieux cela vaudra pour lui.

Certains trouveront peut-être ces lignes exagérées. En fait, nous ne sommes pas

arrivés au bout de nos peines. Nous sommes sous la tutelle d'un système économique qui se surpasse en ingéniosité. Non seulement le travailleur est jeté à la rue, mais viendra le jour où il sera contraint de se mettre à la disposition des entreprises de travail intérimaire qui fleurissent partout où s'installent les entreprises de B.T.P. Elles n'ont pas volé leur qualification de « marchands de viande ». En effet, employé temporairement, l'ouvrier n'aura pas la possibilité de revendiquer collectivement, puisqu'on pourra s'en débarrasser du jour au lendemain, en toute légalité. Ensuite, ces entreprises intérimaires seront des centres de sélection par excellence au service du patronat, avec enquête à l'appui si nécessaire. Nous voilà revenus à l'époque des marchands d'esclaves : l'ouvrier devient une marchandise que l'on veut anonyme et dont on tire le maximum d'argent.

Dans un tel contexte, les travailleurs, en majorité, prennent conscience des barrières qui se dressent entre classe dominée et classe dominante. Durant ces longues journées harassantes, se tissent lentement des liens de solidarité où l'amitié toute simple, la confiance réciproque, permettent de supporter le bruit du marteau piqueur ou les humeurs d'un chef qui est toujours sur les talons parce que, manque de chance, on a une « gueule » qui ne lui revient pas.

Les périodes d'hiver sont les plus pénibles à cause du froid, de la pluie, du vent glacial qui traverse les vêtements. Avec ces handicaps climatiques, c'est la saison où la fréquence des accidents graves augmente. Pas un chantier ne se termine sans laisser derrière lui des veuves,

des orphelins, des handicapés du travail. Toujours, les accidents sont la conséquence d'une imprudence ou d'un non respect de la sécurité. Les victimes du travail sont la mauvaise conscience de tout le chantier. La fatalité a bon dos. Si des camarades tombent à nos côtés, c'est que nous avons tous tendance à prendre des risques incontrôlés, en nous laissant prendre au jeu des cadences, du rendement, en oubliant que l'homme passe avant la production.

Bien entendu, la direction fait tout son possible pour calfeutrer au maximum l'accident. L'ambulance pénètre discrètement sur le chantier. Surtout pas de coups de klaxon, afin d'éviter les attroupelements. Dans le brouhaha des engins et des marteaux piqueurs, on ramasse la victime et l'on s'en va. Une fois franchie la porte du chantier, personne n'entendra plus parler de la famille d'un ouvrier décédé, ni de celui qui restera infirme toute sa vie. Comme pour s'excuser d'avoir émis une fausse note, ceux-là semblent se retirer sur la pointe des pieds, coupables d'avoir entravé, pour un instant, l'engrenage implacable de la production à tout prix. Très vite, ils plongent dans l'anonymat et disparaissent des mémoires.

Dans cet univers rude et chaleureux où l'homme est souvent agressé dans sa dignité, nous avons la conviction de pénétrer dans un monde d'une densité humaine hors du commun et particulière aux chantiers. Il est rare de travailler seul, les travaux se font par équipe d'une dizaine de bonshommes où se côtoient, Turcs, Maghrébins, Portugais, Français. Les uns et les autres finissent par s'ap-proivoiser pour travailler dans les meil-

leures conditions possibles. Normalement, un tel mélange de races devrait déclencher un racisme acerbe. En fait, on finit par se connaître et par conséquent se tolérer, avec la conscience que seul le patron a intérêt à la division des travailleurs.

Par contre l'homme fourbe est rejeté sans pitié : celui qui ne marche pas droit, qui moucharde auprès du chef ou qui ne sait pas « de quel côté il est ». Ceci vaut en particulier pour les responsables syndicaux. S'ils ont le malheur de nager en eaux troubles, une apathie générale des travailleurs est l'expression du plus total désaveu. Plus question de prendre son timbre au syndicat ni de suivre un mot d'ordre de grève : la confiance est perdue. Au jour le jour, chacun se révèle tel qu'il est, avec ses défauts mais aussi avec le meilleur de lui-même. C'est un copain, baroudeur de réputation, aux tatouages révélateurs, qui soudain lance un mouvement de revendication parce qu'il a acquis la confiance des camarades les plus défavorisés. C'est un autre qui, durant une grève particulièrement dure, se trouve presque seul à bloquer une porte du chantier face à la direction. Ce sont tous ces camarades sanctionnés de manière impérative, parce qu'ils ont risqué le tout pour le tout. Déjà leurs parents subissaient ces dures conditions de travail où les vexations journalières sont le pain quotidien. Un jour, ils décident de frapper un bon coup pour abattre cette injustice qui colle aux talons comme une fatalité.

C'est dans ces moments-clés de la vie d'un chantier que nous recommençons à apprécier l'homme, dans son mystère, dans ce qu'il porte au plus profond de

lui-même. Notre regard se surprend à percer le brouillard des apparences comme le Christ a su si bien le faire lorsqu'il s'est invité chez Zachée, le publicain, ou lorsqu'il a rencontré la Samaritaine, ou Marie Magdeleine, la prostituée. Nous apprenons à regarder au-delà du masque que notre société et nous-mêmes avons l'habitude de jeter sur ces visages parce qu'on ne veut pas entendre leurs questions. Nos jugements de valeur, notre complexe de supériorité d'hommes civilisés, notre morale très cadrée, sont de bien peu de poids devant le visage triste de l'Étranger, presque sa vie entière séparé de sa femme, de sa terre

natale, loin de ses enfants qui grandissent sans lui, ou bien de cet autre, malade d'un ulcère à l'estomac parce qu'il ne supporte plus la fatalité du déracinement.

Que signifie notre prétention d'avoir le monopole de la connaissance de Dieu, alors qu'en période de Ramadan, des milliers de Musulmans travaillent sans boire ni manger, de toute la journée, pendant un mois, par fidélité à leur religion ?

Ceux que l'on écarte de la route, parce que insignifiants, sont ceux-là mêmes qui nous interpellent en vérité.

Témoins d'une parole qui vient d'un autre

Cette Parole que nous avons à annoncer doit prendre chair dans l'existence concrète de nos camarades de chantier. Elle portera son fruit dans la mesure où elle ne sera pas travestie en théories pour gens cultivés. Cette Parole n'est pas neutre. Pour nous, elle est liée à un combat permanent en faveur de l'homme. Le marxisme, en même temps qu'il nous donne les moyens de se battre, nous a appris combien est importante la condition concrète de l'homme. Les plus belles idées qui ne sont pas mises en pratique dans la réalité de tous les jours, sont du vent. La Parole a choisi son camp^o; elle ne peut être à la fois du côté de Pharaon et de Moïse. Elle n'a pas été confisquée par les gens cultivés d'Athènes; elle a été accueillie par les dockers de Corinthe.

Et pourtant notre Eglise, qui a comme rôle par excellence d'incarner cette Parole, semble bien engluée dans des structures d'un autre âge. Elle nous ignore encore. Nous devinons qu'à ses yeux nous faisons partie de ces éléments incontrôlés, à l'image des hippies de nos temps modernes.

Nous avouons tout simplement qu'à certaines périodes particulièrement pénibles, nous avons la tentation de désertier, partir ailleurs, prendre d'autres chemins... des fois que ce Dieu qui paraît si lointain se ferait alors plus proche.

Mais, encore une fois, le partage en équipe, la confrontation régulière avec des expériences aussi diverses que sont celles de prêtres-ouvriers engagés au Tiers-Monde, en usine, dans la recher-

che scientifique ou le milieu salarié agricole, etc., nous apprennent que c'est dans ce clair obscur journalier où germent de petites choses, que jaillissent des traits de lumière, signes qu'un Autre est à l'œuvre et dont la main est particulièrement heureuse. Ce sont des camarades de travail qui, à force de rencontrer les uns les autres, finissent par deviner le choix commun que nous avons fait. Ce sont aussi ces autres qui nous interpellent parce que nous ne parlons pas assez...

Aujourd'hui, nous mesurons toute l'importance d'une Parole vécue collectivement, ruminée au jour le jour pour qu'elle devienne assimilable à ceux que nous côtoyons et qui n'ont d'autre repère que l'image de l'Eglise offerte par la Télé.

Avec plusieurs religieuses au travail,

nous avons amorcé une recherche dans ce sens. Période des balbutiements et des mûrissements. Nous nous découvrons serviteurs d'un Dieu qui a l'initiative de la foi, dont nous ne possédons pas les pensées.

Aujourd'hui, nous marquons le pas. Nous ne savons pas encore quels seront ces nouveaux lieux d'Eglise qu'il nous faut innover à l'image des communautés de base d'Amérique Latine. Une chose est certaine : se contenter d'initiatives à bon compte conduit à l'impasse. L'Esprit nous rappelle que c'est avec nos compagnons de route, et seulement avec eux, que nous verrons les signes du Royaume.

Après le temps des premières amours, il nous faut prendre les chemins de la fidélité.

Et toi, que dis-tu ?

Dialogues entre lecteurs

Voici une nouvelle rubrique. Le Comité de rédaction de la Lettre aux Communautés a pensé qu'il serait intéressant de communiquer à l'ensemble des lecteurs quelques éléments du courrier qu'il reçoit suite à la publication de l'un ou l'autre article. Ces échos manifestent bien comment ces articles stimulent la réflexion ; ils traduisent la démarche personnelle de ceux qui écrivent. C'est ce qui en fait l'intérêt. Voici donc une nouvelle rubrique... ouverte à tous.

• L'article des P.O. de Picardie (n° 71) n'est pas passé inaperçu dans le groupe des jeunes en formation. « Il aborde, dit l'un d'entre eux, un thème central et brûlant de notre vie et de notre recherche : Foi et marxisme ». Voici comment Arnaud FAVARD et Dominique FONTAINE essaient de se situer personnellement sur cette question.

Foi et marxisme

Arnaud Favard

Choisir la vie ouvrière

Si j'avais à rendre compte de ce choix en dehors de perspectives évangéliques, il me semble que je l'interprétais comme un **refus de rester prisonnier des conditionnements sociaux...** Cette réponse éclaire ma manière de vivre avec le marxisme.

De fait, comment justifier mon refus de rester chauffeur du colonel pendant le service militaire, poste qui m'avait été imposé et qui collait tellement bien avec mon milieu d'origine ? Comment justifier le fait d'être manoeuvre dans le bâtiment puis de passer un C.A.P. de mécanique, alors que

j'avais les diplômes suffisants pour faire une carrière d'ingénieur ? Comment justifier un style de vie aussi « collectiviste » que les foyers de travailleurs, alors que je pouvais avoir un « chez moi » douillet et tranquille ?

Bien des hommes, des femmes ont quitté beaucoup pour se consacrer au service de l'évangile. Une lecture matérialiste suffit-elle à expliquer ce choix ? Permettez-moi de commencer ainsi ces quelques balbutiements sur « foi et marxisme », avec cette expérience personnelle encore toute neuve.

La réalité quotidienne d'une multitude d'hommes

Quoi que nous pensions, nous ne pouvons négligemment repousser du bras ce qui fait le quotidien et l'espoir d'une multitude d'hommes. Moi aussi je pratique plus ou moins le marxisme, cela fait

partie du quotidien dans le travail.

Tout le poids d'existence engagé par les copains qui luttent contre l'exploitation capitaliste, contre les injustices, les racismes et autres

discriminations, me révèle la densité des espoirs et des recherches des hommes. Dans toutes ces vies, dans tous ces combats, ceux auxquels je participe de près ou de loin, ceux que j'ai en mémoire, ceux des méprisés ou ceux des mal aimés, ceux des chômeurs ou ceux des affamés... j'ai conscience que retentit quelque chose de profondément vrai, qui sort du cœur des hommes.

Le témoignage de la communauté apostolique

« La colère des exploités, ça nous parle de Jésus-Christ » ? Non, ça nous parle des hommes qui crient leurs souffrances devant les injustices. L'homme est fait pour vivre dans la justice. « L'amour d'un homme et d'une femme, ça nous parle de l'amour de Dieu » ? Non, ça nous parle des hommes. Les hommes sont faits pour aimer ; aimer vaut le coup d'être vécu. Nous avons la tentation permanente de voir Dieu, Jésus-Christ, l'Évangile, là où ils ne sont pas. La vie des hommes a une densité propre, irréductible et la foi chrétienne n'en sort pas par enchantement, elle ne vient pas se greffer en surplus. La foi chrétienne repose sur le

Le marxisme ne rappellera jamais assez qu'il faut prendre pour eux-mêmes les hommes et ce qu'ils vivent. Il n'est pas seulement une certaine compréhension de l'histoire, mais un outil qui éclaire et rejoint l'expérience de tous les jours. Cela se vérifie dans nos pratiques syndicales : le marxisme n'est pas un outil de laboratoire, il est forgé sur l'enclume des faits, des réalités concrètes.

témoignage de la communauté apostolique, elle s'enracine sur le témoignage de ceux qui vivent de Jésus-Christ. Et le ministère a pour rôle de vivifier et d'authentifier cette relation à la première communauté et à l'Église.

L'analyse marxiste peut rendre compte du fait que les chrétiens vivent d'un certain Jésus et que leur témoignage est le produit de leur activité humaine. Cela, nous ne pouvons pas le récuser. Nous pensons aussi que la « loi » est un produit de l'activité humaine. Mais accepter que l'œuvre de Jésus-Christ ne se réduit pas à une simple activité humaine et qu'elle est œuvre du Père, voilà qui est

difficile. Aussi portons-nous une grande attention au signe donné par l'Eglise. Mais si ce signe est accaparé par une classe sociale, de surcroît dirigeante, nous retombons dans l'aliénation dénoncée par le marxisme.

Si nous ne mettons pas Jésus-Christ au point de départ

de nos vies, comme fondement, — et ceci dans un acte gratuit — nous ne le retrouvons jamais. Ou, si nous le retrouvons, c'est que nous l'avons remis en cachette, parachuté subrepticement. Il y a là un fondement dont nous ne pouvons faire l'économie.

Ouverture... et / ou... clôture

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire de laisser une porte entrouverte au rêve, au voyage, au départ, à l'accueil d'un autre, au silence, à la vie d'un autre, d'un enfant, d'un frère qui souffre, d'un frère différent et finalement à l'accueil de Dieu ?

Il y a des lieux privilégiés qui me parlent de l'homme et de ce qu'il vit : amour, souffrance, solitude, espoir, mort, violence, pauvreté, travail, contemplation par exemple. Le paradoxe de la foi c'est que, là où cela me parle le plus de l'homme, là je peux le mieux accueillir Jésus-Christ et son Evangile.

Dans la Bible, je retrouve ce mouvement d'accueil et d'humanité de Dieu : la prière du psalmiste, la figure de Job, celle du serviteur souffrant, celle du juste souffrant injustement condamné portent à

leur aboutissement des situations bien humaines, proprement scandaleuses et inacceptables. Ces figures font éclater le système clos dans lequel fonctionnait la société, un système portant en germe des étouffements et des contradictions insupportables, dont elles sont les témoins et les victimes.

Sans nier la contribution réelle et efficace du marxisme aux luttes de libération et son ouverture des hommes à une solidarité internationale, je crois qu'il porte en lui une clôture, celle de la production humaine rationnelle, celle de la connaissance scientifique comme seul mode d'appropriation du réel. Cette clôture est évidemment ambivalente car, pour les uns, s'y tenir est la vraie libération, pour les autres, s'y tenir exclut toute possibilité de Dieu, et donc

d'un salut. (Il est intéressant de noter que cette question devient de moins en moins un clivage entre pratiques sociales ou scientifiques).

L'acte de foi concerne bien l'homme. En un sens, il est un produit de l'homme ; il peut être appréhendé par des hommes. Comme tout acte humain, il est objet de connaissance. Mais, d'autre part, les chrétiens ne peuvent jamais prétendre épuiser l'événement fondateur de l'acte de foi :

Jésus-Christ. Les interrogations permanentes de l'expérience croyante, à savoir l'identité de Jésus-Christ, ne peuvent trouver leur réponse uniquement par le recours aux sciences. Elles font déjà partie de la foi.

En définitive, je navigue perpétuellement entre cette possibilité d'un acte de foi dans une vie d'homme et son fondement, la vie et la mission de l'Eglise, sans lesquels ma foi est vaine.

Le critère de la pratique

Dominique Fontaine

Voilà quatre ans déjà que je suis au parti communiste. Dans les débuts, j'ai rencontré un certain nombre de camarades sceptiques : ils avaient lu quelques trucs sur le dépérissement de la religion ; certains même avaient vécu ce dépérissement pour eux-mêmes.

« Tu ne vas quand même pas nous dire que tu crois encore en Dieu ?... » Avec mes amis chrétiens qui avaient suivi le même chemin que moi, j'étais de toutes parts sommé de répondre à cette question. D'autant que cet ultimatum nous travaillait aussi de l'intérieur de nous-mêmes.

Mais nous avons vite compris que nous n'avions pas à l'époque les moyens d'y répondre. En « bons » marxistes, nous avons voulu faire jouer le critère de la pratique. De solides amitiés se sont forgées dans la lutte syndicale ; une lutte souvent difficile, dans un milieu étudiant où les traditions syndicales sont

loin d'être celles de la classe ouvrière ; une lutte où chacun a fait ses preuves, s'est révélé semblable et différent. Les camarades communistes ont commencé à se poser des questions. Un vrai dialogue s'est alors noué peu à peu. Et la question qui m'est posée aujourd'hui, c'est de pouvoir leur rendre compte de ma foi et de la foi de l'Eglise.

Tout cela m'a fait adopter une attitude beaucoup plus sereine. Au sein du PCF, la théorie marxiste, en particulier en ce qui concerne la religion, évolue ; quelques vieux schémas commencent à être remis en cause. Se vouloir scientifique, ce n'est pas avoir la vérité infuse, c'est au contraire, surtout en ce qui concerne les phénomènes sociaux, reprendre sans cesse « l'analyse concrète des situations concrètes » (1).

Quant à moi, ma modeste « expérience marxiste » m'a fait dépasser le stade du soupçon permanent sur ma prière et les expressions de ma foi.

Elle me permet aujourd'hui de « déplacer » les questions (pour employer un mot à la mode !) et de les poser ainsi : à quoi m'ouvre le fait d'affirmer Dieu ? à quelle pratique concrète ? « Quand je dis Dieu, quand je le prie, quels chemins de vérité humaine je rejoins et je contribue à ouvrir ? »

(1) Je renvoie ici au topo de Jean-Yves Jolif lors des journées de juillet 78 et à de nombreux articles de « France Nouvelle ».

• Le groupe « dynamique évangélique » a fait partager aux lecteurs de la Lettre aux Communautés (n° 71) quelques aspects de sa réflexion sous le titre « Approches de Dieu ». Jean-Marie FALLOUX, prêtre depuis 1954, actuellement dans l'Eure et travaillant chez un artisan, nous dit pourquoi cette recherche l'intéresse et nous livre sa propre démarche.

Approche de Dieu

Jean-Marie Falloux

Je ne reviens pas sur tout ce qui s'inscrit en positif, pour moi, dans cet article, à savoir :

— une démarche de Foi en lien avec toutes les questions des hommes d'aujourd'hui.

— une démarche de Foi en lien avec l'incroyance actuelle.

— une démarche qui se dit « approche » (nous nous hasardons... timidement, au bas page 6).

J'y ajouterai plusieurs points, écho de mes réactions à ce que vous exprimez... sur le vif... sans un grand travail de réflexion...

1°) Une approche intéressante... Mais un langage trop tranché. Vers la fin de l'article surtout, le langage devient plus tranché : il se met à procéder par affirmation, par définition. Au lieu de dire, je crois

que... je pense que... il est dit : nous savons que... Dieu est ceci, Dieu est cela. Je sais bien qu'au début vous avez dit : nous nous hasardons... (pages 11-14). Si je dis cela, c'est que pour moi je ne peux dire quelque chose de Dieu que dans un certaine nuit.

Quand je réfléchis à la question de Dieu, j'essaie de me raccrocher à cette pensée qu'il existe bien... qu'il est là, mais il y a toujours entre moi et Lui que je tente de joindre comme un épais brouillard... comme un mur parfois. Je ne peux donc que dire : je pense qu'il est là derrière ce brouillard, derrière ce mur... je veux le croire... je pense qu'il m'attend, qu'il doit être comme l'Évangile me le présente, comme Jésus me le fait entrevoir.

Jusqu'ici, j'ai engagé ma

vie sur cette route et j'ai des raisons de ne pas être déçu (je pourrais les énumérer !), mais je marche quand même à tâtons. J'entends les voix de ceux qui disent : non, il n'y a rien... ou plutôt de tous ceux qui autour de moi vivent comme si Il n'existait pas. Leur attitude m'atteint, ma recherche en est affectée, car je cherche QUELQU'UN dont toute une foule de raisons me poussent à dire son existence, mais dont d'autres me laissent sûr des questions et parfois des doutes. Ma foi comporte donc un certain « pari » qui engage ma vie sur une « grande Espérance », mais qui emmène avec lui cependant un certain aspect tragique (je m'excuse de ce grand mot... je n'en trouve pas d'autre) car, dans la nuit, la marche comporte toujours un risque !... C'est pourquoi les expressions sur Dieu trop affirmatives, trop dogmatiques me laissent sur un certain mal à l'aise.

2°) Un langage qui risquerait d'être trop « théologique »...

J'ajoute un point important à ce que je viens de dire : les mots que nous employons rendent compte très mal de Celui que nous voulons atteindre. Si je veux parler de Dieu, en effet, je ne peux employer que des mots d'homme qui me servent à décrire les

gens qui sont « en dehors de moi », en face de moi. Alors que, si Dieu existe comme Dieu, il n'est pas en face de moi, comme un objet... comme un autre. Je suis plongé en Lui, et par toutes les racines de mon existence je dépends de Lui, réalité qui m'enserme de toutes parts, dit le Ps. 138. Milieu divin, dit Theillard, etc.

C'est pourquoi nous ne pouvons parler qu'avec des images qui approchent partiellement la réalité, nous ne pouvons apercevoir que dans un « mauvais miroir ! ». D'où tout langage affirmatif d'une certaine théologie m'a toujours laissé sur ma faim.

3°) Une grande question : la question du MAL.

Si je doute par moments ou plutôt si je me pose des questions, tout vient de ce point fondamental : pourquoi le déséquilibre du monde... pourquoi le mal... pourquoi la souffrance de tant d'hommes sans raison apparente... pourquoi tant de dégâts dans l'humanité... pourquoi tant d'échecs...

Là, naturellement, sur la route que je poursuis avec tant de « copains », l'Évangile... la personne de Jésus me « souffle » des réponses... ou des tentatives de réponses qui « m'accrochent profondément » (la Dynamique Évangélique, je la vois là !).

J'aimerais sur ce point pouvoir creuser les choses par

ticulièrement sur trois aspects : et je l'attendrais si possible de l'atelier.

1. L'Evangile : appel au meilleur de l'Homme... l'Evangile qui communique une telle force de vivre pour ceux qui s'y donnent... qui remue quelque chose d'essentiel en chacun, comme s'il atteignait les fondements de notre vie humaine. Tout ce que Jésus nous dit des hommes, de l'humanité, résonne au plus profond de nous. Quelque chose de transcendant se révèle là, nous faisant ainsi pressentir cette dimension divine au cœur de l'humanité (ce que nos mains ont touché, dit St-Jean). Ce qui se profile ainsi, ce n'est plus le Dieu d'en-Haut, de l'au-delà (langage idéaliste !) mais Dieu là, dans tout ce qui est progrès, avancée des hommes, générosité, partage, etc...

2. L'Evangile : recherche de ce Dieu qui est du côté des hommes, non pas ce Dieu qui juge, regarde du dehors, mais qui, comme le présente Theillard, est immergé dans le devenir du monde. Un Dieu qui ne veut pas tout réaliser d'un seul coup... mais qui avec patience attend... pousse... oriente cette montée progressive des hommes avec lesquels il s'est engagé, dans une perspective de véritable communion avec l'humanité entière.

3. L'Evangile : recherche de ce Dieu dont l'Amour irait jusqu'à souffrir avec les hommes.

A cet endroit, des phrases de J. Moltmann m'ont fait réfléchir récemment : le Dieu d'Aristote, tout puissant, impassible (qu'on nous a souvent présenté) serait sans aucune passion, incapable de souffrir... « Il ne peut pas pleurer s'il n'a pas de larmes ». Il serait donc sans Amour. S'il ne souffre jamais, il n'est qu'un être immuable, impassible.

Alors que l'homme qui éprouve l'impuissance, la mort serait un être plus riche par ses passions, sa protestation... son amour.

Là l'athéisme peut prendre racine.

Mais si Dieu au contraire peut-être Celui qui vit la souffrance de Jésus sur la Croix... qui ressent son cri de désespoir, d'abandon, comme toutes les souffrances des hommes. Alors là une porte est ouverte : Dieu serait-il si proche, si proche de tout ce que les hommes vivent et spécialement de toutes leurs peines, de toutes leurs angoisses... puisqu'Il les partage avec eux...

question ouverte...

... Des points que j'aimerais pouvoir approfondir.

(21 octobre 1978)

Notre langage humain, cet instrument si imparfait...

Quelques notes de Jean Vinatier

S'il vous arrive d'assister aux recherches d'un groupe de spécialistes (... pardon, à un « séminaire » ou mieux, à un « symposium » ...) ne soyez pas étonné si une bonne partie de votre temps est requise pour définir d'abord ce dont il va être question. Il est bien fini le temps où l'on appelait un chat un chat et où l'on savait ce qu'était un médecin, un prêtre ou un syndicaliste. Aujourd'hui la spécialisation à outrance, mais aussi cette vague d'interrogations

indéfinies qui caractérise notre temps, au moins pour une bonne part des intellectuels, nous font toucher du doigt l'infirmité de notre langage humain. Il serait grave de nous en étonner ou de vouloir l'ignorer : Jésus lui-même, après les prophètes, a couru ce risque en acceptant de parler le langage des hommes. Et nous savons par expérience combien nous sommes démunis quand il nous faut rendre compte à nos frères les plus proches de « l'espérance qui est en nous ».

Qu'est-ce que l'humain ?

A ceux qui voudraient approfondir ce phénomène du langage humain, je signale un petit livre récent, « L'Homme et la vie » de Gabriel Fragnière (Le Centurion).

Il relate un « colloque » international tenu à Bruges en 1976 entre divers spécialistes des « sciences humaines ». Sur des sujets comme la vie, la mort, la naissance, la

maladie, on est un peu effaré de constater qu'il y a tant d'approches différentes, sinon divergentes. Par exemple, les biologistes, suivant leur spécialité et leurs écoles, ne proposent pas moins de *quarante critères différents* pour fixer le « moment décisif » qui marque le commencement d'un être humain ! En réalité, à ce niveau, on s'aperçoit que le langage devient le reflet du regard global que chacun porte finalement sur le monde, sur

les êtres, leur devenir, leur signification. N'y aurait-il pas là un des phénomènes les plus décisifs de notre temps : cet « éclatement » *des sens* qui caractériserait l'éclatement, et peut-être la fin d'une époque que nous appelions hier « humaniste » ?

Ceci dit, ce petit livre — difficile — est intéressant, en particulier pour ceux qui sont affrontés aux problèmes de la morale.

L'homme et son corps

Un autre ouvrage, « Le Corps humain », de Michel Legrain (Le Centurion), apportera il me semble, à la plupart des lecteurs « moyens » que nous sommes, des lumières très appréciables, dans un langage presque toujours simple et clair, ce qui ne l'empêche pas d'être précis.

Dieu sait si « le corps humain, cette merveille » tient une place de plus en plus grande, dans nos discours. Une première « révolution » a perfectionné et multiplié depuis la préhistoire les outils, prolongement de la main, et fruit de la réflexion des hommes. Une seconde révolution multiplie, sous nos yeux, au niveau des ordinateurs, le travail de ce premier, génial mais fragile, ordinateur qu'est le cerveau. Et nous ne savons pas encore jusqu'où nous irons, dans cette voie, comme aussi dans celle des manipulations géné-

tiques susceptibles de « créer » (?) un nouveau corps humain.

Ce qui est sûr c'est que nous prenons conscience que notre corps fait partie d'un tout, que l'environnement est capital pour un bon équilibre de l'être, que la sexualité, quand elle se fait envahissante, devient aussi réductrice (à ce sujet, la quatrième partie de ce livre est remplie de réflexions très suggestives), mais que le chrétien doit toujours se tenir en garde aussi bien contre le manichéisme que contre un ascétisme stoïcien : « En régime chrétien, nous dit l'auteur, on ne se libère pas de son corps, on se libère *dans* et *avec* son corps. Bref, le corps doit être "évangélisé" comme tout le reste, avant tout le reste peut-être ».

Nous retrouvons ici l'importance du langage. Un chrétien ne peut se dérober devant les problèmes les

plus concrets de notre condition charnelle. Les mots, même par lesquels nous avons appris ce qu'est notre corps, nous ont marqué à

jamais dès notre enfance. Ce livre peut nous aider à en parler aujourd'hui un peu mieux dans la lumière de l'Évangile.

Le langage de la psychanalyse et les paroles de la Foi

Ce qui déconcerte, à bon droit, tant de gens simples, c'est donc le langage propre des « spécialistes ». Celui des tenants des sciences humaines ne fait pas exception, hélas ! Et le lecteur moyen a sans cesse l'impression d'être « piégé » par eux. « Qu'est-ce qu'il veut bien dire ? », se demande-t-on sans cesse, en se rappelant une scène célèbre de Molière, dans *Le Malade imaginaire*.

Je voudrais en donner un exemple en signalant un livre, peut-être très important, comme beaucoup de critiques le pensent, en tout cas très lu dans tous les milieux. Il s'agit de « *L'Évangile au risque de la psychanalyse* » de Françoise Dolto (Jean-Pierre Delarge). Je n'ai pas l'intention d'analyser ici cet ouvrage : il faudrait le faire plus en détails. Ce que je souhaite du reste, à ce sujet c'est qu'il fasse l'objet d'une sorte de « journal à plusieurs voix ». Puisqu'il s'agit à la fois de psychanalyse et d'Évangile, je crois qu'il serait nécessaire que se rencontrent, pour en débattre, un exégète, un psychanalyste, un historien (Jésus n'est pas hors de l'histoire),

un usager : ce qui serait parfait c'est que ce dialogue se fasse avec Françoise Dolto elle-même.

En attendant je voudrais seulement souligner combien il est dommage et combien il est grave qu'une femme aussi écoutée — qu'elle le veuille ou non — comme une véritable directrice des consciences, emploie sans cesse des mots qui, pour les français moyens, ont un tout autre sens que celui qu'elle leur donne. Penser seulement au terme de « désir » qui revient sans cesse sous sa plume. (cf. dans le livre cité plus haut de M. Legrain le chapitre : *Désir et plaisir*, pp. 127 et sq.). Ce mot est employé parfois dans le sens que lui donnent, avec le *Petit Larousse*, la plupart des gens. Il est surtout pris, dans le livre de F. Dolto dans le sens que seule, une longue pratique de la psychanalyse peut lui donner. Il en est de même du terme de « castration ». (dans le récit du fils de la veuve de Naïm par exemple.) Ceux qui ont eu sous les yeux, à la campagne, l'image habituelle de cette opération faite sur les animaux, ne peuvent guère soupçonner

la signification « spirituelle » encore que bien réelle que lui donne F. Dolto. Et le Petit Robert ne mentionne même pas ce sens figuré... on peut en dire autant de l'évocation de « l'amitié homosexuelle » de Lazare pour Jésus...

Je regrette d'autant plus ces difficultés du langage que je crois, avec la plupart des commentateurs, que le premier chapitre, — sur l'Annonciation — et le dernier, — sur

le Bon Samaritain — apportent des lumières très neuves et très profondément évangeliques. Je les regrette enfin parce que je crois qu'il est possible, même en sacrifiant quelques nuances secondaires, de dire des choses aussi graves dans un langage accessible à tous. Il est vrai que nous ne sommes qu'à l'aube de cette nouvelle science et qu'elle a encore beaucoup de chemin à faire, spécialement auprès des chrétiens.

La solitude : une chance ;

L'isolement : une maladie

Puisque je viens d'évoquer les sciences humaines, je me permets de signaler un livre qui se laisse difficilement analyser : « Le Mal d'isolement », de J. de Chevron-Villette (Privat). L'urbanisation, en effet, a multiplié les traumatismes psychologiques : on a peine à imaginer les drames qui se jouent à l'intérieur de tant de consciences écrasées par la vie moderne. Et si l'on savait le nombre des suicides, manqués ou réussis ... Un groupe de personnes courageuses et lucides, qui s'est voulu, dès le départ, œcuménique, a forgé un instrument pour prévenir les suicides et pour essayer de guérir les malades — hommes et femmes

— atteints du mal destructeur de l'isolement, fruit de l'anonymat, du non-respect, de la non-reconnaissance des « autres », ou au moins d'un « autre ». Cet instrument s'appelle « Recherche et Rencontres » (61, rue de la Verrière, 75004 Paris). En lisant « Le Mal d'isolement », on découvrira par quel miracle d'écoute et de patience, il est possible, par les techniques adaptées — et la psychanalyse y a sa place — mais aussi par cette attitude du cœur qui est au-delà de toute technique — des éducateurs et des éducatrices devenus des amis peuvent rendre le goût de vivre dans la joie à des êtres gravement atteints.

Y a-t-il encore des écrivains chrétiens ?

Le cas de Jean Sullivan

L'écriture n'est pas le seul langage. « L'expression corporelle », comme on dit aujourd'hui, nous donne bien d'autres possibilités, jusque et y compris dans la prière. Les jeunes générations le redécouvrent avec bonheur. Mais l'écriture conserve, en lien ou non avec l'image, une place privilégiée. Joseph Majault, dans « L'Evidence et le mystère » (Le Centurion), se demande s'il y a encore des écrivains chrétiens, maintenant que nous n'entendons plus les cris de Bernanos ou les brûlants chuchotements de Mauriac.

Il constate que les « frontières » de la littérature chrétienne se sont considérablement modifiées. Bien des écrivains — Malraux, Jean Rostand ou d'autres — qui ne se reconnaissent pas comme chrétiens — n'en posent pas moins les questions les plus radicales, les plus anciennes aussi de l'humanité, autant et plus que les écrivains qui témoignent de leur foi chrétienne. Je viens d'écrire le mot-clé de notre époque : celui de « témoignages ». On ne demande pas tellement à un écrivain son « système » philosophique ou religieux ; on lui demande : « Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu vis ? » Et nous savons du reste combien il est indispensable et difficile de répondre à ces questions.

J. Majault évoque des gens qui

exercent une véritable influence — Maurice Clavel, Gilbert Cesbron, Jacques de Bourbon-Busset ... Mais le cas le plus typique peut-être est celui de Jean Sullivan, dont j'ai aperçu les ouvrages — spécialement « Matinales » (Gallimard) — sur la table de beaucoup de frères de la Mission. L'itinéraire de ce prêtre breton est très révélateur des courants qui traversent le christianisme. Ecrivain maintenant connu, après des romans qui sont autant de paraboles, il a publié avec « Matinales » et « La Traversée des illusions » (Gallimard) un court dialogue avec B. Feillet : « L'instant, l'éternité » (Le Centurion). Ces livres déconcertent par des passages incessants d'un genre à un autre, par une insistance un peu trop accentuée à fuir la réussite (un écrivain qui a des tirages importants n'est plus un « pauvre »), par une écriture précieuse et scintillante qui fait, du reste, remarquablement saisir les frémissements d'une conscience en recherche et en éveil. Mais tout cela ne peut faire oublier que Jean Sullivan traduit, avec un grand bonheur, les angoisses et les joies d'une génération et que tout à coup nous découvrons, enchâssées dans une page, des trouvailles qui mettent en marche notre esprit, notre admiration, notre jugement, notre cœur.

« Dans une écriture, un homme dit une parole qui fut nourrie par la passion d'une vie entière, dans une solitude. Vous êtes conviés à la communion. On aime avant de comprendre. On ne comprend que parce qu'on aime. » (Comment ne pas penser ici à la foi de Jean devant le tombeau vide ?)

« Nul ne peut revendiquer la parole (de Dieu) comme chacun peut la faire sienne. Là est toute la différence entre l'idolâtrie et l'adoration. (La parole de Dieu) n'appartient pas à l'Eglise. Mais sans l'Eglise l'aurions-nous entendue ? »

« Ce ne sont pas les idées qui séparent les hommes ou les rassemblent, mais l'attitude spirituelle qu'ils ont dans leur corps de pensée. Voilà ce qui réunit : la préférence pour ce qui est faible et humilié. »

Je cite un peu au hasard. Qui lira attentivement J. Sullivan découvrira bien d'autres pensées vivantes. Oui, le langage sous toutes ses formes ne pourra jamais se séparer de l'humain. Comme le dit encore J. Sullivan : « pour se réconcilier avec soi-même, il faut partager avec le passé son pain quotidien ».

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Des nouvelles du Brésil

Nos amis de Volta Redonda ont eu des échos des Journées de Juillet par leur Evêque Dom Waldyr et Jacques Duquesne qui y participaient. Ils nous font part, dans une lettre du 28.10.78, de leurs préoccupations immédiates :

... « Notre enracinement se poursuit, avec plus spécialement les quartiers périphériques. Des problèmes de logements, d'attribution de lots, de réseau d'eau, électricité, et égouts, mobilisent les gens du quartier qui jusqu'ici luttent pied à pied pour obtenir d'honnêtes conditions d'urbanisation. Nous suivons cet effort. Ailleurs, c'est une action hygiène-santé qui se lance avec l'aide de quatre jeunes étudiants en médecine. Les premiers contacts

son pris. Reste à voir si le quartier va se mobiliser.

Nous poursuivons la présence aux groupes de base dont la réflexion, ces derniers temps, porte — c'est bien naturel — sur le « politique ». L'effort est — bien sûr — non d'orienter les votes, mais de tenter de faire découvrir quel est l'enjeu des élections, quels sont les problèmes auxquels les élus doivent faire face, s'ils méritent ce nom. Mais tout est fait pour étouffer

cette réflexion possible. La « campagne électorale » est conçue de telle façon que les candidats jouissent de la faculté d'utiliser Radio et Télévision pour montrer leur bobine, dire leur nom, assorti de quelques éléments de leur activité professionnelle et sociale, mais rien qui puisse ressembler à l'énoncé d'un programme politique au sens du mot. Par ailleurs, des camionnettes sillonnent le quartier pour répéter les mêmes slogans, de quoi donner la

nausée. Quel sera le résultat de tout cela ? Du côté des sénateurs, c'est certain, le parti gouvernemental gardera et même augmentera sa majorité, grâce à la désignation, par des conventions restreintes, de sénateurs « désignés ». Du côté des députés, le résultat reste incertain, et de toute façon une victoire du parti d'opposition serait contrebalancée dès le lendemain des élections par une redistribution des élus entre quatre ou cinq partis différents. L'opposition est tant hétérogène que le gouvernement n'aura pas de mal à s'assurer une nouvelle majorité. De tout cela, les éléments les plus conscients souffrent, humiliés

qu'ils sont de cette manipulation qui aboutit à une caricature de démocratie. Une des perles du Nouveau Président élu, à propos de « l'ouverture démocratique » : celui qui n'accepte pas cette ouverture démocratique, j'en fais mon affaire ». (traduction large).

L'évolution de la répartition des tâches entre nous : un des secteurs les plus importants de Volta Redonda va se retrouver à la fin de l'année, sans prêtres, situation plus « missionnaire ». Jusqu'à ce jour, malgré certains espoirs, il ne se trouve personne pour les remplacer. Une communauté de reli-

gieuses a accepté de déménager pour aller vivre dans ce secteur, et l'un d'entre nous va suivre, là, certains groupes de base en lien avec elles. Trois jeunes candidats « éventuels » au sacerdoce vont se retrouver dans ce même secteur, vivant une vie de travail, étudiant la philo... et accompagnant des jeunes : ce qui fait beaucoup de choses. Ainsi, face à un vide, s'organise une nouvelle prise en charge ; mais il y manque un élément permanent. De toutes façons cela tissera au niveau de la ville des liens nouveaux entre les deux secteurs les plus populaires et les plus importants »...

Des chrétiens interrogent le Parti Communiste Français

Tel est le titre d'un forum organisé par la revue « Brèche », à la demande du P.C., les 11 et 12 octobre 78, au Novotel, porte de Bagnolet à Paris.

A la tribune, une brochette hautement représentative du parti communiste, où l'on trouve philosophes, élus municipaux, militants ouvriers, spécialistes divers. Citons entre autres, Maxime Gremets, Marcel Trigon, Antoine Cazanava, Lucien Seve, André Moine, Claude Quin.

Dans la salle, des journalistes, quelques représentants de mouvements d'Action Catholique, des pasteurs, mais semble-t-il plutôt des chrétiens dans le sillage de « la Lettre » ou de « Témoignage Chrétien ». A quelques exceptions près, une salle de « gauche » où se retrouvent des communistes athées, des communistes chrétiens, des chrétiens non communistes.

Les thèmes abordés : — pauvreté, misère et inégalités — lutte des classes et autogestion — paix et désarmement. Puis en finale, pendant deux heures, un ensemble de questions libres.

Voici quelques réflexions d'un participant : Bernard Turquet.

Réunis à cent cinquante dans cette salle de grand hôtel international, qu'il semble loin le temps des anathèmes et des premiers pas ! La composition même de la salle témoigne d'un des changements les plus profonds de ces dernières années. En nombre significatif, des chrétiens au P.C. ou proche de lui *prennent au sérieux ce type d'analyse et de pratique marxistes ; ils reconnaissent là un outil politique indispensable pour la transformation des structures de notre société* — sans pour autant en idéaliser le fonctionnement — sans cesser d'être exigeants sur de nécessaires approfondissements théoriques. Leur présence durant ces deux jours aura marqué et fait apparaître toute l'originalité et l'importance de cette composante dans le dialogue chrétiens-communistes.

Redoutant sans doute un flot de questions globales et théoriques, le P.C. a cadré cette rencontre autour de thèmes précis d'une brûlante actualité — la pauvreté, la lutte des classes, la paix — laissant, pour le reste des questions, une centaine de minutes en fi-

nale. On comprend en partie les raisons de ce choix : ce style de rencontre exige un certain cadrage ; les chrétiens ont souvent tendance à aborder le dialogue de manière idéaliste et par le seul biais philosophique ; il est impensable enfin de passer à côté de la crise actuelle avec les mutilations, les gaspillages et les menaces qu'elle engendre.

Mais ce faisant, cette rencontre s'en est trouvée par trop corsetée, freinée dans une certaine dynamique d'échange, placée surtout sur le terrain d'une invitation à l'action commune sur la base d'analyses et d'objectifs concrets. Au fond, n'y a-t-il pas eu malentendu sur la nature de la salle ? Ceux qui étaient là connaissent pour la plupart la pensée et l'action des communistes sur les thèmes évoqués. Les chrétiens désiraient un dialogue, mais sur un autre registre, sur un autre mode, à travers un *jeu plus souple d'interpellations mutuelles permettant de part et d'autre des approfondissements et des réévaluations*. Antoine CAZANOVA semblait en exprimer la nécessité en fin de parcours : « à partir

de convergences profondes dans la lutte, le choix n'est pas dans la mutilation de part et d'autre (marxistes ou chrétiens). Il fait droit à la différence... Nous n'avons pas fini de nous donner des leçons mutuelles ». Mais est-ce possible à ce niveau de rencontre ?

✱

Sans vouloir tout rapporter, glanons très librement à travers ces deux jours *quelques thèmes de réflexion et quelques échanges caractéristiques et importants*.

— *Sur la pauvreté*. Par quoi la définissons-nous ? La faire cesser n'est-ce pas d'abord faire que les hommes profitent des richesses qu'ils créent ? N'en avons-nous pas trop souvent une vision statique et quantitative ? N'y a-t-il pas aussi d'énormes pauvretés de frustration à prendre en compte et dont il faut mesurer les conséquences (les frustrations culturelles par exemple) ? Sur ce terrain de la pauvreté, souvent confondu avec celui de la misère, se joue un débat d'idées important : les mass média, la presse, tendent à

nous faire croire qu'elle est marginale alors qu'en réalité elle est un fait massif pour peu qu'on veuille bien regarder les chiffres.

— *Sur le type de société que nous prépare le libéralisme avancé.* En réalité une société organisée par et basée sur le profit. On repère bien toutes les potentialités individuelles qui ne peuvent s'épanouir faute de conditions suffisantes de développement. On voit bien par exemple l'impact du chômage dans la vie des travailleurs. On repère peut-être moins, pourtant cela est grâce, que ce type de société est en train de détruire en profondeur bien des valeurs collectives fondamentales — celle du travail, de la solidarité, de la culture... — pour finalement n'en imposer qu'une : l'argent. A travers un jeu économique et idéologique, n'y a-t-il pas là une violence institutionnalisée qui déstructure peu à peu le tissu et les racines vivantes d'une société ?

— *Sur les dimensions internationales et la prise en compte du développement des pays sous-développés.* L'interrogation vient, entre autre, de prêtres-ouvriers. A ce moment du redéploiement mondial du

grand capital, comment est réellement prise en compte une solidarité internationale des travailleurs ? ». N'est-il pas un peu rapide de faire comme si, par le fait même qu'elle lutte ici contre le capitalisme, la classe ouvrière française deviendrait automatiquement solidaire des travailleurs de ces pays ? Le P.C., c'est vrai, a beaucoup fait pour les travailleurs immigrés et contre toutes formes de racisme. Mais la question va bien au-delà. Ne faudrait-il pas réexaminer cet « automatiquement », y regarder de plus près, faire des analyses plus concrètes, plus précises, secteurs par secteurs, pays par pays, et dégager une stratégie d'actions concrètes qui fasse monter en qualité cette solidarité internationale en l'intégrant fondamentalement aux revendications des travailleurs de France ? Le nouvel ordre international déborde, et de beaucoup, la seule solidarité. « Son fondement passe par l'intérêt mutuel, la souveraineté, l'indépendance nationale, la démocratie ». Mais peut-on se dispenser de réévaluer ce que signifie pour aujourd'hui, dans le concret, « prolétaires de tous les pays, unissez-vous ?

— *Sur l'athéisme.* Plusieurs interventions manifestent, du côté chrétien, un désir d'approfondissement. Parmi les questions significatives, citons celles de cet historien et de ce secrétaire de cellule :

● « L'athéisme marxiste, pris en compte par le parti communiste, est-il de type méthodologique, d'ordre scientifique, ou se veut-il une affirmation positive sur la non existence de Dieu, conséquence nécessaire du matérialisme dialectique ? ».

● « Pourquoi maintenir actuellement l'athéisme, quel en est l'intérêt théorique alors qu'une pratique nouvelle le dément dans les fait ? ».

Les réponses données par GREMETS, SEVE, CAZANOVA, MOINE se développent sur plusieurs registres :

● Ne nous laissons pas prendre aux apparences. La vie des hommes, leurs oppositions, ne s'expliquent pas par leur idéologie, mais bien plus par leur place dans les rapports sociaux.

● Oui, nous sommes très attentifs et nous analysons de près, de très près, ce qui se passe chez les chrétiens, au parti et en dehors. Nous

reconnaissons au christianisme la possibilité de se développer de façon complexe et inépuisable.

● Nous ne sommes pas des missionnaires athées, mais nous avons notre théorie scientifique pour élaborer une ligne politique, et nous n'abandonnerons pas notre théorie scientifique.

— *Sur l'homme comme reflet des rapports sociaux.*

G. HOURDIN toujours sur la brèche, joignant l'acte à la parole s'écrie : « Je bondis quand on me dit que je suis un reflet ». L. SEVE lui répond : On a confondu reflet et miroir. Notre matérialisme n'a pas le caractère réducteur que d'autres, y compris certains évêques, lui ont prêté. De quelles interprétations mécanicistes n'a-t-on pas affublé notre conception de l'homme comme reflet des rapports sociaux, sans prendre le temps de mesurer tout l'humanisme dont elle était porteuse. Peut-être ne nous sommes-nous pas suffisamment expliqués sur l'*amplitude de l'humanisme marxiste*. L'homme réfléchit ses conditions d'existence — il ne vit pas dans le vide — et les réfléchir, c'est les transformer avec l'infini de

toutes les initiatives possibles. Nous-mêmes avons eu parfois tendance à nous réduire.

**

Toutes ces questions seraient à reprendre, à prolonger, à approfondir... Mais ici, ce forum de quelques heures, sans avant ni après, vient butter sur ses limites. A vrai dire, il ne prend sens que resitué parmi ces multiples lieux de rencontres qui ont pour noms : usines, syndicats, communes, associations, comités, cellules mêmes, plateformes diverses... où un autre dialogue se joue, se fabrique quotidiennement à partir de luttes à mener, de cités à bâtir.

Cependant, pour ponctuelle qu'elle fût, cette rencontre a mis le doigt, ne serait-ce qu'en creux, sur certaines exigences actuelles du dialogue.

On peut s'interroger : est-ce bien à un tel niveau national, plus ou moins para-officiel que le débat est le mieux engagé et le plus fructueux. N'y a-t-il pas nécessité d'autres lieux qui permettent un échange plus souple, la participation plus réelle de travailleurs et une réflexion mieux accrochée sur les pratiques vécues et leurs nouveautés.

Il apparaît clairement par ailleurs que la prise en compte de la dignité des hommes au milieu des ravages et gaspillages d'une société capitaliste basée sur l'argent, le compagnonnage dans le temps et l'action commune, sont bien la base réelle et nécessaire de tout dialogue. Mais subsistent aussi des questions théoriques qu'il serait malsain de trop estomper. *Nous avons bien plus à gagner d'interpellations mutuelles fécondes que de nous installer, de part et d'autre, dans une passivité théorique confortable* pour mieux exorciser les syncrétismes possibles. Peut-être sur ce terrain également aurions-nous « du nouveau à nous dire ».

Au total, quoiqu'on ait pu en dire ou écrire, cette rencontre s'avère positive. Le P.C. ne mérite ni l'éreintement, ni la désinformation de tel ou tel journal. Il a eu le courage de proposer ce forum et brèche le mérite d'en avoir permis la réalisation. Dans notre société, particulièrement dans le contexte présent, n'est-il pas important qu'existent de telle *plateforme de libre rencontre où se risque un dialogue par de là les cloisonnements institutionnels et idéologiques ?*

Cultures et Foi

La rencontre de Brèche a permis de converser avec François Fournier, responsable de Cultures et Foi. Pour mieux connaître les efforts de cette recherche, consultons leur carte d'identité.

Objectifs

Mettre en relief comment la foi du chrétien est inséparable de sa pratique sociale, comment elle ne peut être réelle, sans prendre en compte les transformations du monde actuel.

Etre un lieu de confrontation et de liberté pour des croyants qui ont des convictions différentes.

Méthode

Non de longs articles, mais une mise en commun d'expériences diverses et positives qui permettent d'avancer. Non pas des études savantes mais des recherches communiquées par des groupes, des essais qui ne trouveraient pas ailleurs où se faire éditer.

Style

Un certain humour, un peu de fantaisie. Nous ne nous prenons pas trop au sérieux.

Parution

5 numéros annuels dont un numéro double en juin.

Tous les abonnements partent chaque année du mois de septembre.

Cette entreprise qui dure depuis 6 ans est difficile. Convaincus que les discours et les grandes théories ne passent plus, que si la chrétienté est bien morte, des chrétiens demeurent vivants, les animateurs de ces cahiers optent pour faire parler des témoins. Le dernier cahier d'Été 78 propose une rencontre avec un prêtre de 66 ans, Docteur ès-Lettres, maître de conférence à l'École Normale Supérieure : Stanislas BRETON. Voici le portrait de cet homme libre, de ce croyant.

« Tantôt méditant dans son bureau, devant l'image d'un « bouddha pensant », collée sur un mur poussiéreux, tantôt en voyage à l'autre bout du monde, président d'un jury de thèse ou bêchant son jardin, Breton séduit et déconcerte : philosophe et mystique, épris de logique mathématique et poète, classique (ne pouvant pas écrire sans

citer du latin) et extraordinairement moderne, croyant dont la foi n'a jamais humilié l'intelligence, *ce prêtre, que dans la rue vous prendriez, sans doute, pour un marginal égaré, donne des cours à l'École Normale Supérieure.* Les classifications et les hiérarchies volent en éclats. Breton n'est pas un aristocrate, encore moins un bourgeois ; il est resté peuple, terrien et terrestre, solidaire des travailleurs et des organisations de la classe ouvrière. D'accord assez souvent avec les positions politiques du P.C.F., où il compte plus d'un ami, il n'a jamais pris la carte du parti. Un fond « anar » et libertaire demeure en lui, irréductible et incontournable : un espace pour l'imaginaire que ni la science ni l'idéologie ne parviendront jamais à occuper. La rationalité n'engendre pas un système clos : dans la réalité, dans la pensée, un vide subsiste, un vide actif, le « rien créateur ».

Pour plus amples renseignements, écrire à : « Cultures et Foi », 5, rue Ste-Hélène, 69002 LYON.

Grève à Marseille

La crise économique avec son cortège de licenciements, de chômage, n'épargne personne. Ambroise Boucherie nous fait part de quelques aspects importants d'un conflit qui dure depuis deux ans et dont l'issue paraît problématique.

LA SOLIDARITE.

La Réparation Navale à Marseille, c'est un certain nombre d'entreprises différentes.

Dans un premier temps, alors que deux d'entre elles subissaient des licenciements, les autres n'étaient pas ou peu touchées. De la part des premières, il y avait appel à la solidarité vis-à-vis des autres : « venez avec nous ». « Ne nous lâchez pas ». « Si les patrons et le pouvoir réussissent leur mauvais coup, vous y passerez vous aussi ».

Dans un deuxième temps, la situation s'est retournée. Pour les deux premières entreprises, il y a eu licenciement collectif de l'ensemble du personnel. Les autres sont parties en grève illimitée. On se trouvait donc dans la situation suivante : les deux entreprises licenciées, dont le personnel était payé : préavis, indemnité de chômage à 90 %

et indemnité de licenciement, et les autres... en grève depuis 5 ou 6 semaines, donc sans ressources.

Il a fallu poser la question de la solidarité : comment aider les camarades en grève ? On a d'abord demandé à chaque licencié de verser 1/10^e de son salaire, chaque mois. Un petit nombre a versé. On a abaissé la barre : on a demandé 100 frs à chacun. Cela a été une opération difficile... Disons que deux sur trois ont participé. D'où la réaction de ceux-ci : « C'est toujours les mêmes qui participent, qui manifestent, qui paient ».

Il serait trop long de rechercher les raisons de ces difficultés. L'appel au volontariat, dans ce cas-là, a des limites et il a fallu en faire le constat.

LE RECOURS A LA CONTRAINTE, A LA VIOLENCE.

Au début du conflit, la

participation a été massive : il y a eu des manifestations importantes dans la rue. Le problème, c'est de tenir longtemps. Peu à peu un tri se fait. Il y a ceux qui sont là tous les jours, et toute la journée, et même la nuit. Toujours prêts à l'action. Et puis il y a ceux qui viennent, le matin, aux nouvelles et qui repartent. Il y a ceux qu'on ne voit plus.

Quand on se retrouve moins nombreux, on s'impatientie, on est pressé d'aboutir. On pense que seule l'action violente est payante. « Il faut faire parler de nous ! ». A deux reprises on s'est retrouvé devant les C.R.S.

Au début du conflit, les journalistes, la télé, venaient aux informations et parlaient de la Réparation Navale ; puis peu à peu ça a été le silence. « On nous laisse mourir ! ». « Ils (les patrons et le gouvernement) nous ont mené là où ils ont voulu ! ».

On cherche par quels moyens mobiliser tous les ouvriers, y compris la contrainte, les menaces. Il y a le risque de divisions. Selon l'idée que l'on se fait, on classe les gens : il y a les bons et les mauvais, les durs et les mous, les forts et les faibles.

L'IMPORTANCE DE L'INFORMATION.

Chaque matin, dans l'entreprise, nous faisons une Assemblée d'information. Même s'il y avait peu de monde. C'était un moment important, devenu un rite nécessaire. Vers 9 h, il suffisait d'un geste de la main pour que, immédiatement, les ouvriers se rassemblent et le silence se faisait. Les délégués rendaient compte de la journée passée, faisaient le point de la situation.

Il y avait manifestement une attente : être informé, comprendre. L'événement, décider de l'action à entreprendre. Cela a amené des débats sur le langage qu'il faut employer. Faut-il tout dire ? et comment le dire ?

L'information se fait en public. Or il faut savoir que « des oreilles "ennemies" nous écoutent ». Il y a un langage qui est mobilisateur, et un autre qui ne

l'est pas. Souligner lourdement les faiblesses de l'action peut démobiliser. Par contre, analyser l'action passée et en tirer les leçons est nécessaire.

Il y a un langage surfait, où l'on « gonfle » les gens, qui est dangereux. Ça a été le cas de certains responsables à un niveau départemental ou même national. Ils ont parlé avec passion et on les a applaudis. Mais on a constaté par la suite que ce qu'ils avaient annoncé n'a pas été tenu.

UN APPEL A LA LIBERTE.

Ce conflit a révélé des choses cachées. Il a fait apparaître au grand jour ce qui était resté invisible. Des camarades de travail dont on parlait peu — silencieux — restés dans l'ombre, sont peu à peu apparus comme des militants combattifs. Présents tous les jours, participant aux actions, il a fallu ce contexte pour qu'ils apparaissent avec toutes leurs qualités.

Inversement, on a vu des délégués élus décrocher.

...Pendant des semaines on est absorbé par l'événement. On ne pense plus qu'à cela. On s'inquiète de ne pas avoir le temps de

prendre du recul... et pourtant en même temps, il y a la certitude que, dans tout cela, rien n'échappe à l'interrogation du message de l'Évangile. Je crois que l'interrogation a été permanente, parce qu'elle était à l'intérieur.

Cette interrogation, je la recevais à travers les événements et la rencontre des camarades de travail. C'est leur attente (information — réponse aux questions posées — éclairer la situation — décider de l'action...) qui m'a constamment interpellé, remis en route. Quand la fatigue et l'inquiétude se font sentir, quand on dort mal la nuit, c'est de les retrouver chaque matin dans l'entreprise qui « donne un coup de fouet ».

On prend conscience de ses limites, mais aussi de ses possibilités. C'est à travers ces situations que se fait entendre la « Parole » de Dieu. Je crois à l'actualité du message de l'Évangile au cœur de ces temps de lutte. Il parle de libération. Celle-ci n'est jamais terminée. Sans cesse, l'action peut se dégrader et recréer comme des ghettos, des prisons, des goulags. L'Évangile nous appelle à la liberté.

nouveau..... vin nouveau..... vin nouveau..... vin

Le Brin d'Herbe, poussé hors programmation sur le périphérique, a quelque chose à nous dire. Au volant de son camion de livraison, un poète l'a écouté...

...Dans leur cité HLM très cosmopolite, avec leurs trois enfants, Yves et Hélène font les choix exigeants de l'Évangile. Pas facile tous les jours. Tout heureux, j'y ai retrouvé la Mission dont nous vivons...

...Du fond d'une prison, la voix d'un jeune voudrait ne

pas crier dans le désert : « Quel avenir, si on ne fait que des machines ? »...

...Et « quel avenir pour toi, notre fille ? ». Pierre et Catherine rêvent pour elle, et à travers elle, à l'humanité qui grandit, angoissée et espoirs mêlés...

...À la recherche de l'Absolu, Alain est parti au désert, espérant qu'une route pour demain se précisera pour étancher sa soif...

Je n'en dis pas plus. Je veux seulement vous inviter

à découvrir le dernier numéro de « Vin Nouveau », dans son nouvel habit tout neuf. Et surtout je vous invite à le faire connaître à des garçons et à des filles de vingt ans, à de jeunes couples, pour qu'à leur tour ils puissent y dire ce qu'ils perçoivent du Monde d'aujourd'hui, et quel souffle les habite. Invitation aussi, aux « anciens » dont je suis, à sortir à la rencontre des nouvelles générations : ne restons pas chez nous, c'est dehors que ça se passe !